La Nouve

numéro 04 - septembre 2023

Pas à pas

Le thème vous a moins inspirés. Par contre, les propositions ont été plus riches, plus variées : certaines frisaient même avec le mauvais goût ou le ridicule ; d'autres se sont imposées par la qualité de leur récit et de leurs formes. Nos 28 pages limitent les illustrations.

En notre âme et conscience, nous avons retenu le meilleur et relevé les maladresses les plus gênantes : les adverbes, dont Céline Coulon dit : « la bête noire, ils venaient foutre en l'air des phrases simples faciles à déchiffrer » (*Le rire du grand blessé*).

Puis les formes impersonnelles : *il faut ce qu'il faut mais trop, c'est trop !* Parfois, le sentiment vient d'un compte-rendu de réunion animée.

Par contre, nous savons gré à plusieurs autrices et auteurs qui nous ont charmés par un belgicisme, des mots sortis de derrière les fagots ou des images d'une parfaite poésie. Ils ne sont pas toujours dans le palmarès, car celui-ci tend à montrer la qualité d'ensemble, au-delà des pépites ponctuelles.

Certains se sont manifestés et regrettent le silence passager dans le programme de nos concours. Nous œuvrons à transformer l'initiative : les concours sont nombreux, vous vous en félicitez, mais le sondage du printemps souligne votre regret de n'avoir aucun retour. Nous le vivons aussi dans les rares épreuves auxquelles nous participons. Nous cherchons la façon de vous satisfaire, nous considérant comme vos alter ego, rien de plus, rien de mieux.

La cogitation se poursuit, nous sommes à l'écoute de toutes les idées et veillerons à ne pas imiter sans discernement les correcteurs, censeurs, *yaka* ou *faucons* qui pullulent et vendent parfois de faux services sans la moindre garantie.

Jean-Patrick Beaufreton

Pour vous repérer en feuilletant le magazine, le titre des nouvelles est présenté sur fond bleu clair et encadré de bleu foncé. Celui des articles est en noir sur fond blanc, sans encadrement.

Publication de l'Association *La Piterne*
Directeur de publication : Jean-Patrick Beaufreton
Illustrations issues de Pixabay.com
ISSN : 2969-5988

SOMMAIRE

> Pas à pas....2
> Une lueur de réflexion....2
Le syndrome *tropinjuste* aigu enfin vulgarisé.....3
Dominique Theurz
Le maelstrom de la droguée....5
Vincent Morival
Le jugement....7
Éva Quermat
> Un logement insalubre....10
> Rapport de jury....11
La transcendance de Pi....12
Jocelyn Lheritier
La porteuse de soleil....14
Karine Lamboglia
> Le trouble du spectre de l'autisme....17
Faux frère....18
Michèle Peyrat
> Le laurier rose....20
Ombres et lumières....20
Odette Deffet
Le printemps de Pluton....23
Isabelle Punch
Le spectre de Kupa Piti....26
Benoît Laurent
> Coober Pedy et l'opale....28

Une lueur de réflexion

L'équipe de *La Nouve* a choisi les textes qui l'ont séduite : chaque membre lisait, commentait et mettait en commun les récits qui retenaient leur attention. Enfin, la lecture partagée a confirmé les choix individuels.

La mise en page des œuvres a attiré l'attention sur un phénomène réduit dans les numéros précédents : plusieurs des textes sélectionnés incitent à la réflexion ; ces histoires prêtent à se poser des questions, à regarder la vie réelle avant de considérer la fictive, à scruter notre condition plutôt que sourire, rêver ou poétiser l'existence.

L'humour, la tendresse et la joie de vivre se rencontrent par ailleurs ; l'optimisme reste de rigueur et *La Nouve* ne rejoint pas la meute des catastrophistes. Elle conserve son enthousiasme pour le texte court et distrayant. Les approches différenciées attestent la richesse de la nouvelle, sa capacité à aborder des sujets variés ; elles viennent confirmer que le format court ne se limite pas à des sujets standardisés ou des approches uniformes.

Continuons à en écrire et en partager pour le plaisir des amateurs.

Le syndrome *tropinjuste* aigu enfin vulgarisé

Jo s'extirpe de son pouf fatigué, rejoint la cuisine pour y consumer sa cigarette puis revient s'asseoir. Il se relève, se sert un jus d'orange aux vertus revigorantes et se rassoit. Une gymnastique physique indispensable pour activer ses neurones.

Jo refuse son éviction. Son embauche avait signé son entrée dans la famille. Cette garce de DRH allait devoir se mordre ses agiles doigts de briseuse de rêve. Elle avait profité d'un voyage du directeur pour mettre fin à la période d'essai. Jo devait dire adieu à son CDI.

Mais Jo sait encaisser les uppercuts. Sa riposte va saigner. Il imagine déclencher l'intervention des syndicats qui pousseront au soulèvement pour obliger sa réintégration faute de contestation possible devant les tribunaux. Des débrayages et des manifestations pour sa seule pomme. Un peu présomptueux, tout bien considéré.

Jo se rabat sur le bon vieux chantage. Il montera sur le toit de l'immeuble et menacera de se jeter. Une publicité désastreuse pour l'entreprise… et son inaptitude à un poste à haute charge mentale confirmée. Option recalée ! Idée suivante ?

Jo utilise maintenant son pouf comme haltère. Le poids de l'objet importe moins que les mouvements du corps. L'exercice désembue le cerveau. Jo s'accroche à cette croyance et à sa soif de triomphe.

Il jubile. Il va pirater le système informatique de la boîte pour rédiger des courriers compromettants à partir du compte de la DRH. Elle sera licenciée et Jo pourra contester la décision qu'elle a osé prendre concernant son contrat. Astucieux, mais irréalisable au vu des maigres connaissances de Jo en cyberattaques.

Victime toujours plus assoiffée de justice, il chausse ses baskets pour un footing dans le parc voisin. Dix minutes plus tard, il ahane tel un asthmatique. Une trentenaire s'approche et lui propose sa bouteille d'eau.

— Monsieur Ker, vous n'êtes pas raisonnable ! À vous malmener ainsi vous allez sortir des statistiques du chômage par la plus mauvaise porte.

Jo continue de happer l'air sans parvenir à se redresser. La dame poursuit :

— Je suis en RTT aujourd'hui, mais hier j'ai traité votre réinscription à Pôle. J'ai rouvert vos droits à l'allocation. Trois fois qu'un employeur met fin à votre période d'essai ! Va falloir travailler pour comprendre ce qui ne va pas.

Jo ânonne :

— Dis cri mi na tion.

— Dans les trois cas ?

— Ben oui… les bienveillants sont… personae non grattae… chez les assistants… Ressources Humaines…

— Ah, je vois. Quelle largesse avez-vous accordée, ce coup-ci ?

— Une modique augmentation d'indice à une mère de famille nombreuse qui avait été oubliée dans les promotions de l'année.

— Non !!!

— Si. J'ai rattrapé une bourde de mon prédécesseur. Rien de plus.

— Et donc, pour vous remercier, votre DRH vous a licencié ?

— Ben, c'est que je n'ai pas prévenu l'ouvrière du rattrapage de l'augmentation sur 6 mois. Elle s'est affolée et elle était en route vers mon bureau quand elle a croisé ma cheffe. La salariée a dit craindre une erreur et donc un trop-perçu à rendre. Quand je dis que les gens bons ne récoltent pas ce qu'ils sèment. Au lieu de répondre « Vous méritez cette augmentation », « Madame ! », la DRH a débité :

— C'est une erreur du nouvel assistant. Il vous enverra un courrier avec les modalités de remboursement.

De retour au bureau, la DRH m'a convoqué dans son antre. Elle a haussé le ton et demandé des explications. Je l'ai priée de m'excuser le temps de chercher un document. Je lui ai mis sous le nez l'avenant qui stipulait l'augmentation, signé de sa main. Madame est devenue écarlate. Pas de ma faute si elle ne regarde pas ce qu'elle signe.

Mais comme j'étais à seize jours du terme de ma période d'essai, elle m'a informé mettre fin au contrat sans avoir à motiver sa décision.

Pas de bol !

Ah, mais voilà la faille ! « Sans avoir à motiver sa décision ». Un secret que la taulière ne lâchera à personne. Merci Madame la conseillère. Je dois vous laisser. Encore merci !

Jo sprinte jusque dans sa tanière. Il ouvre son ordinateur et commence à taper un e-mail à l'attention de son ancien directeur.

« Bonjour,

Madame Garce m'a licencié en ton absence. Certes, l'événement survient durant la période d'essai et respecte donc la légalité.

J'attire toutefois ton attention sur le fait que cette décision fait suite à la signature par Madame Garce d'un document qu'elle n'avait pas pris soin de lire avant de le si… »

Jo appuie sur la croix de suppression. Jamais Monsieur Garce ne se séparera de Madame Garce, peu importe la faute.

Bien qu'épuisé, Jo ne veut pas lâcher. Il fouille dans sa commode, en sort slip et bonnet de bain. Direction la piscine municipale. Il enchaîne les longueurs avant de couler comme on s'enfonce dans le sommeil. En une fraction de seconde, Jo est passé de conscient à inconscient, de corps flottant à poids mort.

Le maître-nageur-sauveteur se jette à l'eau, remonte Jo, l'étend sur le carrelage et débute la réanimation sans oublier de demander à un nageur d'appeler le 18.

Jo a juste le temps d'apercevoir une lueur au fond d'un tunnel que déjà le maître-nageur voit le bout du tunnel, à son grand soulagement. Jo respire à nouveau, son cœur bat, mais la lueur de génie nécessaire pour débuter sa vengeance n'est toujours pas au rendez-vous.

Le court séjour à l'hôpital n'entame pas sa détermination. La conseillère de Pôle a sous-entendu qu'il était le problème. Il lui faut démontrer qu'il est bien victime des peu scrupuleux.

De retour dans son pouf, Jo tergiverse encore. Contacter le daron ? Ne pas le contacter ? Interdire à ses visiteurs et au personnel médical d'informer ses parents de son hospitalisation post-noyade avait coulé de source. Jo refuse de leur gâcher des vacances bien méritées au Groenland. Pour être exact, il tient à préserver sa mère et son séjour de vingt-huit jours quémandé depuis des années. Interrompre la quiétude de son père le perturbe moins. Mais la confiance ne règne pas. Le père ne saura pas tenir sa langue. Il s'empressera de partager avec la mère le énième désastre professionnel de leur progéniture. Au pire, il tentera une médiation avec la DRH alors que Jo réclame des excuses. Jo accepte d'abandonner l'exigence d'une sanction disciplinaire à l'encontre de Madame Garce. Il sait être clément, lui ! Par contre, il ne cédera pas sur les excuses. Certes, le père est intervenu à trois reprises pour dégoter un job à son fils. Il a perdu la face par deux fois et il pourrait craindre une troisième gifle. Une crainte sans fondement, car Jo possède les preuves de son bon droit. Il a photocopié l'avenant signé par la DRH avant d'envoyer, avec un retard certain, son exemplaire à la salariée.

Jo répète son speech. Il jouera sur la corde sensible.

Le père a été longtemps absent. Il n'a endossé son rôle qu'après sa convocation devant le juge pour enfants. Payer des dommages et intérêts aux victimes de dégradations causées par son rejeton l'a réveillé. S'il a attendu les dix mois de Jo avant de le reconnaître, il n'a pas estimé opportun de lui faire prendre son nom. Par contre, il n'a pas échappé au partage d'office de l'autorité parentale. À deux mois près, la règle changeait avec son lot de soucis en moins.

Treize années de tranquillité avaient précédé le déferlement de conneries de Jo. À compter du tournant « premier jugement pénal », le môme se faisait une joie de donner le numéro de son père à chaque garde à vue. Il est rentré dans le rang à ses dix-sept ans et demi, du moins pour la justice.

Jo a prévu d'appuyer sur la responsabilité de l'absence du père quant à sa construction bancale. Le daron n'a pas fini de réparer cette injustice : obtenir les excuses de la DRH pour son fils relève du dû.

Prêt à dégainer son discours culpabilisant, Jo appelle son père qui ne décroche pas. Quelques minutes plus tard, un SMS entre. « Pas la peine de réessayer. Père-pompier en pause pour la durée fixée initialement. En cas d'urgence urgentissime, contacte ta grand-mère même si à trente ans, tu peux te débrouiller seul. Bises. »

Jo fulmine et écrit :

« T'es sûr ? »

La réponse fuse :

« Oui mon fils »

En boucle, Jo grince :

— Tu veux que je me débrouille ? Je vais me débrouiller…

Si les ressentiments fusent, aucun plan d'action ne pointe. Rien jusqu'à minuit une, heure choisie par l'éclair créatif pour se manifester. Enfin !

Jo ouvre l'application mail sur son smartphone et, dans la pénombre, pianote sans relâche :

« Madame Garce,

Ce mail pour réitérer ma déception.

Profiter de l'absence de Monsieur le Directeur pour me congédier est d'une fourberie sans nom. Vous pensez assurément que votre fidélité à l'entreprise et au patron vous confère l'impunité.

Sachez que je connais, moi aussi, le chef depuis de nombreuses années. Trente ans pour être exact. Il m'a vu naître. Mais, bien sûr, jamais il ne vous a parlé de moi. Rassurez-vous, il vous a peu évoquée dans nos discussions.

Aujourd'hui, vous le pensez en voyage d'affaires à Pékin ou à Dubaï. Que nenni. Il profite de vacances avec ma mère, sa maîtresse de longue date.

Si vous aviez assumé votre faute au lieu de m'en rendre responsable, vous auriez continué à jouir d'une existence de privilégiée. Mais à présent, pour garder la face, vous al-

lez devoir divorcer ou, a minima, quitter votre poste. Je n'ose imaginer vos journées avec le personnel qui ricane dans votre dos. Sachant que le patron vous a imposé son fils caché comme assistant, certains oseront même vous gausser. Et la rumeur est véloce…

Au cas où vous n'auriez aucun amour propre, j'accepte de réintégrer l'entreprise. En beau-fils conciliant, je suis prêt à occuper un poste dans un autre service que le vôtre, à rémunération égale bien entendu.

Si vous êtes médiocre en bobards, n'hésitez pas à demander de l'aide à mon père. Comme vous venez de l'apprendre, Monsieur Garce excelle en la matière.

Cordialement.

Jo Ker (du nom de ma mère) »

Jo, fier de sa débrouillardise et du tort qu'elle infligera par ricochet au père, envoie la flèche. Il se sert un jus d'ananas bien frais pour accompagner ce pur moment de délectation et le sirote dans son pouf plus confortable que jamais. L'alerte d'un message entrant résonne dans la demi-heure. Réactive, Madame Garce, même à cette heure tardive ! Jo clique sans attendre, avide de découvrir les dégâts causés.

« Cher Jo,

Votre candeur me touche.

Comment pouvez-vous imaginer que j'ignorais votre existence avec toutes les affres que vous avez fait subir à mon mari ? Si les courriers vous concernant lui étaient expédiés à l'adresse de votre mère, les nombreux coups de fil l'informant de vos péripéties arrivaient sur son portable, souvent quand nous étions à table ou dans notre lit. Vous avez toujours été un noctambule et vous le confirmez par ce message tardif.

Votre père n'a pas souhaité vous dire que j'étais au parfum pour vous éviter d'imaginer, voire d'exiger, des passe-droits de ma part. Il a tenté de vous refiler à des sous-traitants qui, bien que redevables, n'ont pas tenu le choc face à vos aberrations. Devant la détresse de votre père, je lui ai proposé de vous prendre sous mon aile. Je voulais croire que vous respecteriez l'entreprise paternelle et je ne me suis pas assez méfiée ! Je me suis excusée de ma faiblesse auprès de mon mari. Il s'est montré compréhensif comme je le suis face à ses infidélités. D'ailleurs, lui aussi pardonne les miennes. Nous nous aimons, mais nous ne nous appartenons pas malgré le mariage. Nous vivons chacun mille vies, dont la plus harmonieuse, ensemble.

Par contre, je suis navrée pour votre mère. Demain, mon mari va lui annoncer leur rupture. Si j'étais vous, je lui en voudrais au point de sortir de son existence.

Madame Garce, votre ex-DRH remplie de compassion pour son beau-fils »

Dominique Theurz

Ce qui nous a plu

On s'est marré en se demandant surtout à quel degré se cachait l'humour de Dominique : deuxième, troisième, voire quatrième ? Les « petits chefs » sont une source inépuisable d'histoires… souvent vécues. Sérieux s'abstenir.

Le maelstrom de la droguée

Je marche dans le froid de ce début d'après-midi et j'essaie de passer la plus inaperçue possible. Pourtant, j'ai l'impression que tout le monde me regarde et je resserre les pans de mon manteau sur moi. Je tremble, je le vois, je le sens et je dois avoir les yeux hagards, plus le temps passe, plus je me moque de tout ce qui m'entoure. Une seule chose importe, aller voir Micky et récupérer les doses qu'il s'est engagé à me procurer.

Ma main presse les billets donnés par un client en échange de la demi-heure passée en sa compagnie. Je suis rassurée de les sentir sous mes doigts. Je me déteste de tout ce que je suis obligée de faire pour ce fric, mais je n'ai pas le choix. J'ai une allocation en début de mois et je verse la moitié sur le compte épargne de ma fille ; je ne voudrais pas qu'elle soit obligée de recourir aux mêmes activités que moi une fois qu'elle sera grande. Qu'elle échappera à sa famille d'accueil. Et l'autre moitié de mon argent… Tout passe en produits.

Cette merde me bouffe de l'intérieur, me détruit à petit feu et me ruine.

Je le sais, je suis impuissante et ne peux lutter contre ce que l'infirmière que je croise régulièrement en rue appelle le « craving ». Encore un mot anglais qui définit bien ce besoin viscéral que j'éprouve à ressentir le bien-être que me procure ma drogue. Une junkie, voilà ce que je suis devenue, une putain de junkie dans tous les sens du terme.

J'arrive enfin à destination. L'endroit n'est pas aussi glauque qu'on pourrait le penser, mais il me fait froid dans

le dos quand même. Micky fait son business sur une aire de skateboarding, près d'une station de métro aérienne dont on peut observer les grands piliers en béton. Il parait que ça lui permet de voir venir les flics depuis son promontoire. Moi, je crois que c'est surtout pour se donner un style jeune. Il est là, en survêt de marque, avec des baskets qui doivent coûter le même prix qu'une voiture et son air, à la fois satisfait et mesquin, m'horripile. Il essaie d'avoir le look d'un jeune entrepreneur mais ce gars, c'est juste une crapule qui sait comment se faire du fric facile. Et qui s'abaisse à profiter de nous quand il est en manque. Un grand malade.

Je m'approche de lui. Les jeunes qui font le guet me jettent à peine un regard. Ils jouent les blasés, je suis sûre qu'ils sont en stress. À tout moment, les flics peuvent faire une descente. Si ce n'est pas la police, ça peut être un autre Lord du produit, comme on les appelle, en quête de nouveaux territoires. Je n'aurais jamais cru me retrouver dans une telle galère, naviguer dans un tel monde. Et pourtant… Je suis devenue une moins que rien, une de ces paumées qui font pitié. Sans espoir d'en sortir. Parce que tout ce à quoi je suis capable de penser, c'est ma prochaine dose. J'ai tenté une fois de faire une cure, mais je n'étais pas prête dans ma tête. Je l'ai faite pour faire plaisir à l'infirmière de rue, je crois. Elle était si contente de me voir accepter l'hospitalisation, rien que pour ça, si c'était à refaire, je le referais.

— Bonjour Micky. J'ai l'argent, commencé-je en allant droit au but. J'ai besoin de ma cocaïne.

Ce n'est pas un jour où Micky semble disposé à vouloir aller vite. Il me sourit ; ses yeux d'un gris foncé se posent sur moi, me déshabillent. Il tend un bras et le porte à ma hanche pour me rapprocher de lui. Je réprime une moue de dégoût et me laisse faire, n'ayant pas d'autre choix si je veux qu'il me donne ce que je suis venue chercher.

— Bonjour, la môme. Alors, toujours pas décidée à arrêter cette merde ? Tu sais que tu vas finir par gâcher ta beauté, si tu continues ainsi ?

Ma beauté ? Il est sérieux ? Avec ma tête de déterrée et mon corps tout décharné, je ne suis pas sûre qu'il m'ait bien regardée. Les seuls efforts que je fais au niveau de mon apparence, c'est pour garder des clients. S'il n'y avait pas tous ces pervers et ces mecs incapables de bander ou qui s'emmerdent à la maison avec Bobonne, cela fait longtemps que je serais sans le sou.

— Tu sais bien que si j'arrêtais, tu le regretterais. Tu es là pour vendre, non ? Tiens, voilà l'argent. Avec ça, je peux avoir quinze grammes. Donne-les-moi et je me casse.

J'essaie de me dégager, il me retient un peu.

— Tu ne veux pas me faire une petite gâterie, d'abord ? Et si tu le fais, je te laisse découvrir gratuitement ces nouveaux médocs qui font fureur. Ça te dit de les tester ?

J'ai envie de refuser, mais il sait bien que je ne suis pas en position de négocier et il presse déjà mes épaules pour que je m'agenouille. Je m'occupe de lui en essayant de penser à autre chose et une fois qu'il a pris son pied, je me relève et tends la main. Il y dépose trois petits cachets d'un rose douteux. Ce n'est pas ce que je suis venue chercher, que puis-je faire ? Rien. Je ne suis rien et je ne peux rien faire. Et puis, j'ai toujours mon fric. Si les médocs ne font pas effet, je pourrai toujours revenir et lui demander ma coke.

— Merci Micky, dis-je avant de m'éloigner.

— Eh, attends ! On ne sait pas comment tu vas réagir ! Tu ferais mieux de rester ici pour essayer. C'est plus prudent.

Je fais comme si je n'avais pas entendu, m'éloigne de ce monstre et je suis rassurée de voir qu'il ne quitte pas son promontoire pour me suivre. Je sens ses yeux portés sur moi et cela me pousse à accélérer le rythme. Ça et le manque qui augmente. Oui, il augmente, encore et encore. Vite, il faut que je me trouve un endroit sûr. Ce petit recoin à côté de l'entrée de l'immeuble fera l'affaire.

Je m'installe à même le sol et ouvre la main où se trouvent les cachets. Je n'ai aucune idée de ce que c'est mais je me dis que ça ne sera pas pire que la coke. Sans plus réfléchir et pour réprimer les tremblements qui commencent à me secouer de plus en plus, je jette les trois bonbons au fond de ma gorge et j'avale en espérant qu'ils agissent vite.

Les longues minutes qui passent me rappellent pourquoi je préfère la cocaïne qui agit immédiatement, petit à petit, je sens un engourdissement qui me gagne, accompagné d'un sentiment de sérénité qui me rassure. Ce que m'a donné Micky semble commencer à produire son effet. Je ferme les yeux et profite de cette sensation. Des images commencent à surgir dans mon esprit qui semble éclairé par la petite lumière que je vois là-bas, très loin, au fond d'un puits immense plongé dans le noir le plus profond. Je sais que si je rejoins cette lueur, je serai sauvée. Je n'hésite pas plus et je saute en avant, sans me préoccuper des conséquences.

Ma chute est d'abord très, très lente, comme si je traversais un gros nuage dont chaque particule de vapeur me retenait. Je flotte au milieu d'images de la naissance de ma fille et de ses premiers mois. Les couleurs sont pâles, tous mes souvenirs sont pourtant bien là. Je ressens à nouveau la joie mêlée à la douleur de la mettre au monde. Son premier cri, celui d'une héroïne prête à affronter ce monde si dur dans lequel nous vivons. Je la revois aussi collée à mon sein en train de se délecter du lait que je lui offre. Une telle communion avec un autre être vivant, jamais je n'avais vécu ça. J'ai envie de m'accrocher à ces images, à ces souvenirs. Impossible de les saisir, ma chute continue et s'accélère.

Cette fois, je suis contente que la substance qui m'en-

toure soit moins épaisse et que la vitesse de la glissade se renforce. Les images sont plus affirmées ; les sentiments qui y sont attachés sont moins positifs. Cet homme que j'ai tant aimé, je n'ai plus envie d'y penser. Il m'a fait découvrir ces moyens d'atteindre les paradis artificiels qui me font tant couler. Il a aussi profité de ma faiblesse émotionnelle pour me rendre dépendante à lui et m'a coupée de tous mes amis.

Oh, cette image de nos premières fois est bien agréable. Même dans mon esprit altéré, je ne peux la détacher de sa trahison, son abandon quand il a appris que j'étais enceinte. Et de sa violence. Ce ne sont que des flashs très lumineux, mais j'ai l'impression qu'ils me transpercent dans ce grand plongeon comme ils m'ont transpercée quand il me frappait.

Prise dans le tourbillon de mes émotions, le rythme de ma descente s'accélère encore vers ce point dont la luminosité s'intensifie au fur et à mesure. J'ai l'impression que les images qui m'entourent dans ce maelstrom sont désormais éclatantes. Et pourtant, ce sont des souvenirs auxquels je n'ai pas pensé depuis des années. Je croyais avoir oublié le sourire de ma mère quand je lui ai offert ce petit collier. J'étais convaincue que cet épisode où elle riait avec un nouveau petit ami n'était que le fruit de mon imagination, mais je sais désormais qu'elle aussi a eu des moments de bonheur. Je veux m'accrocher à cette joie, à cette félicité. Impossible, car le fond du puits s'approche à une vitesse phénoménale. Il y a de plus en plus de lumière, je suis de plus en plus éblouie. Je crois que je vais m'écraser et je suis prise d'une panique folle. J'essaie d'ouvrir les yeux pour me sortir de ce cauchemar. J'en suis incapable. C'est la fin, je le sais. Je vais plonger dans la grande lumière blanche de l'au-delà. Et le visage de cette femme habillée en blanc est la dernière chose que je verrai avant la mort.

L'impact est brutal, j'ai l'impression d'avoir mal partout. Même dans l'au-delà, je suis condamnée à souffrir, on dirait. Et toutes ces voix qui ne me laissent pas tranquille, est-ce donc ça l'Enfer ? Mais arrêtez de parler…

— Elle ouvre les yeux ! Je crois qu'on la tient ! Rajoute une perf, ça devrait suffire à la ramener à nous.

Je sors de l'état d'inconscience dans lequel j'étais tombée et commence à comprendre ce qu'il se passe. Un camion de pompiers est là. Un homme en blanc est en train de me faire une piqûre. Je ne la sens même pas. Mes idées commencent à se remettre en place. J'ai conscience d'être passée près de la mort, cela ne me fait rien parce que j'ai vu la vérité, j'ai trouvé la solution.

Il faut que je survive, pour ma fille, pour moi. Pour témoigner aussi de ce que c'est de vivre avec des addictions. Pour m'aider, cette femme habillée en blanc est la seule qui pourra faire quelque chose. L'infirmière de la rue. Elle peut, elle doit, elle va m'aider. C'est elle qui a évité que le choc final dans la lumière soit le dernier, qui m'a souri alors que je pensais que tout était perdu. Micky n'a qu'à bien se tenir, il sera le premier à tomber une fois que j'aurais récupéré l'usage de la parole. Les autres suivront et dans ma nouvelle vie, je promets de tout faire pour ne plus jamais toucher à la drogue et la combattre avec tous les moyens qui seront à ma disposition. J'ai plongé vers la lumière, j'en ressors forte et déterminée.

L'avenir sera éclatant, c'est ma destinée.

Vincent Morival

Ce qui nous a plu

Aucun spécialiste du problème dans l'équipe, juste des citoyens ordinaires touchés par le désarroi des jeunes qui les entourent : une émotion, même naïve, sans besoin de la justifier.

Le jugement

Trois coups de phalanges sur l'épaisse porte en bois résonnent dans le couloir du deuxième. Un écho invisible retentit dans son esprit, le son des os sur la surface dure, suivi d'une mise en garde. Pas formulée avec des mots, quasiment imperceptible, cette éternelle impression de devoir obéir à des instructions. L'on toque à nouveau, des plus forts, plus rapides.

— Je sais que vous êtes là, ouvrez !

Le vieil homme se recroqueville, un doigt sur la bouche pour signaler qu'il se taira. Il ne remue pas quand la clé tourne dans la serrure. Les trois hommes pénètrent dans l'antre, l'avant-bras collé sur leur nez pour tenter de camoufler l'odeur pestilentielle. Ils escaladent la montagne de déchets à tâtons dans l'obscurité du paysage apocalyptique. Les deux pompiers soulèvent le vieillard, puis l'installent dans le couloir pour lui prodiguer des soins, tandis

que le propriétaire peste contre son locataire. Ce dernier échappe à la surveillance des soignants. Dans un élan insoupçonné, il se glisse dans sa demeure pour foncer sur l'objet de sa quête, un tisonnier planté dans un amas d'ordures, sur lequel il s'empale sans réfléchir.

Deux jours plus tard, le bailleur de l'appartement 23 laisse les clés aux professionnels du nettoyage, qui se renseignent sur les lieux et leur habitant.

— J'en sais rien moi, c'était un vieux fou. Les voisins ne l'entendaient plus et ça puait la mort, alors ils ont appelé les pompiers.

— Vu l'état des lieux, monsieur, votre locataire devait être atteint du syndrome de Diogène. C'est pas très…

— Écoutez, je m'en balance moi de tout ça, dans combien de temps je peux récupérer ce merdier en état de le louer ?

Les deux hommes donnent un délai d'une semaine pour débarrasser tous les déchets, qui recouvrent complètement le sol sur plus d'un mètre. Ils expliquent que les excréments et l'urine feront l'objet d'une attention particulière pour leur évacuation et que les produits qu'ils utiliseront pour la désinfection rendront l'air irrespirable quelques jours. Tous s'accordent sur la prestation et son prix. Les nettoyeurs peinent à croire que le locataire résidait ici depuis trois ans seulement, tant les lieux sinistrés marquent un état très avancé du syndrome qu'ils ne connaissent que trop.

Les talons aiguilles de Jade martèlent le parquet du couloir, accompagnés des roulettes de sa valise bondée. Elle enfonce sa clé dans la serrure, tourne à gauche, à droite, essaye de tirer la poignée. Elle ne parvient pas à la déverrouiller. Excédée, elle dégaine son téléphone. Alors qu'elle s'apprête à appuyer sur « appeler », un souffle lui glace la nuque, elle croit percevoir un soupir. Elle se retourne, le cœur battant. Rien. La porte dans son dos s'ouvre d'un coup, elle sursaute, hurle, lâche son téléphone et se réfugie contre le mur. La vieille dame l'interroge, Jade explique avoir loué un appartement sur une application pour la semaine, mais ne pas connaître les lieux.

— Ce doit être le 23, derrière vous.

Jade inspire, puis, un peu tremblante, elle pousse la porte indiquée, qu'elle trouve entrouverte. Elle remercie son interlocutrice, puis referme derrière elle, à double tour. Elle place une chaise contre la poignée, un rituel qu'elle maîtrise à la perfection. Consultante itinérante, elle ne reste jamais plus d'un mois au même endroit, les locations de courte durée, elle les cumule.

Elle visite le charmant logement. Ce vieil immeuble ne payait pas de mine de l'extérieur, mais le plancher authentique, le plafond haut, les marbrures, les vitraux lui donnent une allure chic vue d'ici. La cheminée de brique rouge achève le style. Elle s'installe sur la chaise du bureau massif laqué et s'affaire à préparer son rendez-vous du lendemain matin.

Jade ouvre les yeux, une douleur lancinante à l'arrière de son crâne alourdit tant sa tête qu'elle ne peut plus la relever. Désorientée, elle se frotte les tempes. Combien de temps a-t-elle dormi sur le bureau ? L'écran de son ordinateur présente un trou et des fissures tout autour de celui-ci. Elle essaye de l'allumer, en vain. La machine ne fonctionne plus. Prise de panique, elle se lève d'un coup, vérifiant chaque recoin du deux pièces.

La chambre dégage un doux parfum de vanille assorti aux meubles un peu vieillis et au duvet ocre protégeant le lit. La cuisine impeccable n'abrite rien d'autre qu'une odeur d'agrumes et de la vaisselle blanche immaculée. Le salon, avec son canapé en cuir, son plaid pourpre élégamment disposé, ses coussins moelleux dans les mêmes tons, le bureau et la cheminée, exhale le bois et les épices. La valise fermée se dresse contre le mur de l'entrée à côté de la chaise toujours en place.

Elle s'installe à la table de la cuisine, trop lasse pour sortir. Visiblement, il ne pèse aucune menace sur elle. Elle commande depuis son téléphone un nouvel ordinateur et un déjeuner léger : salade sans sauce, fruits et eau gazeuse. L'appareil affiche une livraison le jour même, mercredi 23 février. Mercredi ? Impossible ! Elle appelle sa cliente.

— Oui, j'ai essayé de vous joindre toute la matinée, mais je tombais sur votre répondeur, qui faisait un drôle de bruit. Je vous ai laissé plusieurs vocaux, je vous ai envoyé des emails, des SMS.

Trois jours se sont écoulés depuis qu'elle s'est installée à ce maudit bureau. Elle a manqué un entretien important et deux autres rendez-vous, pourtant elle n'en constate aucune trace dans son téléphone. Ni appels en absence ni messages. Elle s'agite, retourne sa valise sur le sol, branche son ordinateur portable, marche d'un bout à l'autre de l'appartement, à vive allure, sans plus savoir ce qu'elle cherche.

Alors qu'elle entre dans la cuisine, elle glisse et son séant heurte le lino neuf. Sonnée par la chute, elle se tape le front en maugréant une sorte de « argh » interminable. La sonnerie stridente la sort de cette étrange bulle dans laquelle elle s'est plongée. Elle se redresse, avec les maux

de tête et le coccyx douloureux, difficile de se muer jusqu'à la porte. Le livreur a placé le sac au sol. Déjà en route vers les escaliers, il l'invective de décrocher la prochaine fois et prendre sa commande au pied de l'immeuble. Elle croit entendre un « ça recommence » alors qu'il dévale les marches, mais elle n'y prête guère attention.

Elle perçoit un fort picotement dans le bras pour récupérer la nourriture.

— Faut que je me barre d'ici, pense-t-elle tout en fermant à double tour.

Elle replace la chaise, se tourne et comprend alors sa chute : un sachet de thé gît là. Elle s'approche pour le ramasser, encore abasourdie d'avoir consommé une boisson sans se le rappeler, quand elle en aperçoit deux autres. Elle s'en occupera plus tard, elle manque d'énergie. Elle avale la salade en un rien de temps, dévore la pomme, puis la banane. Inconsciemment, elle lance la peau dans un coin, avec le trognon.

Elle cligne plusieurs fois pour vérifier son geste, écarquille les yeux, fronce les sourcils. Elle ordonne à son corps de se lever pour ramasser ces déchets et les placer dans la poubelle. Paralysée, elle lutte avec elle-même. Finalement, elle atteint les détritus. Sa meilleure amie, Ambre, l'a mise en garde, le surmenage la guette, serait-ce les prémices ?

Jade attrape sa chemise de nuit, la passe en marchant vers la chambre, jetant ses vêtements au sol. Elle marque une pause pour observer l'ensemble du désordre qu'elle a causé. Elle, la maniaque obsessionnelle qui ne supporte pas un faux pli sur son tailleur, ne se reconnaît plus. Une larme coule sur sa joue noircie par le mascara, son reflet dans le miroir de l'imposante armoire lui renvoyant l'image d'une femme négligée et triste. Elle ne prend pas la peine de retirer ses escarpins pour se glisser sous les draps froids.

Une semaine se déroule, entre livraisons de repas de plus en plus copieux et gras devant la porte, repli sur elle-même dans le lit ou sur le canapé, les pensées perdues dans le néant, les talons vissés aux pieds traînant sur le parquet. Le voisin du dessous lui a demandé de cesser ce tintamarre, à travers la porte qu'elle a refusé d'ouvrir, puis en tambourinant, puis en hurlant et frappant son plafond.

Jade erre au milieu des sacs cartonnés et des sachets de thé, sans entendre aucun son autour d'elle. La sonnerie ne la réveille plus. Elle découvre par hasard ses commandes, plus très sûre de les avoir passées. Où se trouve son téléphone ? Aucune idée. Son nouvel ordinateur ? Encore dans son carton, au pied du canapé, avec des emballages de chocolat et des bouteilles de vin.

Elle, qui abhorre l'alcool, s'enfile des litres chaque jour. Assise sur la cuvette, elle n'apprécie pas le chatouillement, pourtant elle s'empêche de tirer cette chasse d'eau. Elle fixe un peu l'amas de papier imbibé d'urine et les matières fécales qui trônent là, avec quelques mouches. Elle s'écœure sans pour autant nettoyer les immondices.

Ambre frappe encore et encore, hurlant le prénom de son amie, annonçant qu'elle ne quittera pas les lieux tant que cette maudite porte ne s'ouvrira pas. Elle bondit dans un cri strident lorsque la dame résidant en face lui tapote l'épaule.

— Faut arrêter de hurler comme ça, vous allez l'énerver.

— Je m'en fous de qui j'énerve, mon amie est en danger.

— Oui, et ce sera pire si vous continuez.

Un frisson parcourt Ambre. La dame l'invite à boire du thé avec la promesse de l'aider. Ambre pose le haut de ses fesses au bord du fauteuil, les jambes crispées, les mains tremblantes, elle ronge les peaux autour de ses ongles. La dame verse un peu du liquide chaud dans une tasse en porcelaine ancienne avant d'entamer un monologue historique qu'Ambre écoute très attentivement.

L'immeuble, bâti dans les années trente, a la réputation d'abriter une force maléfique, créée par la guerre. Au fil du temps, des prêtres ont chassé cet élément des appartements, un à un, par des techniques d'exorcisme controversées. L'habitant de l'appartement 23 de cette époque, un fervent scientifique, ne croyait en rien d'autre que les preuves. Il étudiait les comportements humains et s'acharnait à développer un remède contre la méchanceté. Obnubilé par ses recherches, il ne s'embêtait pas des basses besognes telles que le nettoyage ou l'évacuation des déchets. Il vivait reclus dans un amoncellement d'ordures et de déjections. Son cadavre a été découvert transpercé par son tisonnier, des cahiers remplis de notes incohérentes autour de lui. Sa noble quête d'un monde meilleur l'a visiblement entraîné vers la folie.

— C'est ma mère qui habitait ici, elle aussi elle avait emménagé dès que le bâtiment avait été construit.

Les femmes de l'immeuble avaient décidé de nettoyer l'appartement 23, espérant mettre ainsi fin à la présence de rats et d'insectes. Elles récuraient et frottaient. Un matin, la porte était close. Une des voisines manquait à l'appel. Elles ont compris que cette dernière s'était enfermée dans le logement. Des mois ont passé, sans qu'il soit possible de la déloger. Elles se réunissaient jusqu'à ce que l'une d'elles ose délier sa langue :

— Si vous avez senti les choses comme moi, alors il faut se le dire, sinon je crois que je vais sombrer. Quand on était dedans, j'avais pas envie de nettoyer, au contraire.

La dame expliquait cette voix en elle qui lui suggérait de se laisser aller, rester seule, ne plus se soucier de rien, se libérer de sa charge mentale.

Les autres femmes ont hésité avant de se confier. Toutes ressentaient la même chose. Elles ont exécuté les tâches décidées en amont et quitté le logement. Quelque chose les poussait à arrêter de vider les lieux.

— C'est pour cela que ma mère m'a demandé de veiller sur les locataires.

— Comment cela ?

— Je vais vous montrer, suivez-moi.

La vieille dame attrape une assiette ébréchée de toutes parts, recouverte de cire blanche et rouge. Ses mains usées par le temps craquent une allumette. La flamme embrase les restes du cierge, qu'elle explique être béni d'un des prêtres exorciseurs. Ambre ne croit pas à cette histoire rocambolesque, elle élabore un plan pour casser la porte plus tard. La gardienne, ainsi qu'elle s'est présentée, s'approche de la porte numérotée 23 avec sa bougie à la lueur aussi faible que ses articulations. Elle se tient à une cinquantaine de centimètres, aussi droite que son dos le lui permet, les yeux fermés. Elle prie en latin, sous le regard sceptique d'Ambre.

Le verrou de la porte émet deux sons légers, la poignée grince en descendant très doucement, se remet en place d'un coup, puis plus rien. Ambre accourt, la dame la stoppe dans son élan.

— Mais laissez-moi passer, je dois aller la sortir de là.

— Si vous voulez retrouver votre amie, il faut me faire confiance. Je n'ai pas terminé de vous raconter pour Germaine. On a utilisé une hache pour la faire sortir, on a défoncé la porte. Nous étions quatre à la tenir. Elle hurlait qu'elle avait des picotements sur tout le corps quand on l'a mise dans le couloir. Elle est rentrée chez elle après, elle avait l'air d'aller bien, même si on ne la reconnaissait plus tout à fait. Le lendemain, on l'a retrouvée empalée sur le tisonnier. L'autopsie a révélé qu'elle était enceinte, alors que son mari était parti depuis deux ans.

Ambre en a assez de ces inepties, alors pourquoi acquiesce-t-elle ? La lueur de la bougie l'apaise, lui donne confiance en elle et en cette inconnue. Elles attendent en silence, se recueillant, chacune à sa façon.

Presque deux heures plus tard, Jade franchit le seuil. Pâle, bouffie, sentant un mélange de sueur, d'urine et d'alcool, désorientée, elle se mue tel un mort-vivant dans les séries télévisées.

La vieille dame chuchote et l'entraîne dans son appartement, la soigne dans sa baignoire avec un gant doux, tout en racontant à Jade la suite de son récit.

Après la mort de Germaine, chacune est restée cloîtrée chez elle. Le dernier prêtre ayant officié dans l'immeuble a béni un cierge qu'il a remis à la gardienne.

— Avant, c'était ma mère ; maintenant c'est moi. On ne doit pas empêcher les esprits d'œuvrer, on peut juste montrer la lueur. Seuls les bons verront la lumière, seuls les dignes reviendront dans notre monde.

Deux ans se sont écoulés. Jade contemple le cercueil de la gardienne rejoindre sa tombe, déterminée à reprendre le flambeau. Elle hérite de l'appartement de la dame et de tout ce qu'il contient, y compris l'assiette de l'espoir, ainsi qu'elle la baptise. Ambre serre Jade dans ses bras une dernière fois, sa vie l'attend à des centaines de kilomètres du destin de son amie. La seule rescapée de l'appartement 23, appelée à montrer la lueur à ceux qui la méritent.

Éva Quermat

Ce qui nous a plu

Le monde dessiné par Éva a partagé le jury entre l'horreur rebutant des lieux décrits et l'étrangeté des croyances.
Les phrases du récit créent l'impression de lenteur, menant à s'installer dans une torpeur insondable.

Un logement insalubre

Un logement est considéré comme insalubre « si son état ou ses conditions d'occupation le rendent dangereux pour la santé de ses occupants ou du voisinage ». L'insalubrité d'un lieu résulte d'un désordre grave ou d'un cumul de désordres.

Pour qu'un appartement ou une maison soit déclaré insalubre, il faut vérifier les critères suivants :

- l'éclairement naturel des pièces principales ;
- les structures du logement, c'est-à-dire l'organisation intérieure, les dimensions des pièces, la protection phonique, l'isolation thermique ou l'état des surfaces ;
- les risques spécifiques, tels que les installations de combustion et toxiques présents (peintures au plomb, amiante, risques de chutes de personnes) ;
- l'humidité et l'aération des pièces des équipements, en vérifiant l'alimentation en eau potable, l'évacuation des eaux usées, l'électricité, le gaz, le chauffage, etc. ;
- l'usage et l'entretien des lieux (propreté courante, mode d'occupation, sur-occupation).

Un locataire ne peut pas déclarer l'insalubrité de son logement. L'intervention du service communal d'hygiène et de santé (SCHS) ou des agents d'une agence régionale de santé (ARS) est obligatoire. Ces agents sont envoyés à la suite d'un signalement à la mairie pour visiter le logement, et réaliser un rapport envoyé au Conseil départemental de l'environnement et des risques sanitaires et technologiques (Coderst).

Source : reassurez-moi.fr

Rapport de jury

Le sujet ou la période sont-ils à mettre en cause ? Les candidatures ont baissé d'environ un tiers.

Un phénomène involontaire a-t-il eu une influence sur la production ? Alors que le délai devait courir jusqu'à la fin d'août (un concours trimestriel dure trois mois jusqu'à preuve du contraire), la date limite a été arrêtée à la fin juillet… Certains ont pu trouver le temps trop bref.

Quelle que soit l'explication, le constat reste le même. Comme il est nécessaire de savoir tirer profit de toute occasion, même négative, les jurés ont pris le temps de lire, commenter les textes et délibérer. Pour la première fois, ils utilisaient un code couleur pour l'orthographe (surlignée en jaune), la ponctuation (orange), les adverbes (vert) et les formes impersonnelles (bleu) ; ils soulignaient les répétitions proches et barraient les termes encombrant le fil des phrases. Enfin, ils portaient leurs remarques en notes de bas de page.

Résultats : les débats se sont révélés rapides et productifs, car la mémoire des observations était soulagée.

De la rigueur sans complexes

Dès réception, huit textes ont été écartés aux motifs suivants :

- format PDF ;
- moins de 9 500 caractères ou plus de 15 500 ;
- absence de fiche de participation ;
- texte théâtral, en lieu et place d'une nouvelle ;
- titre identique au thème proposé.

Ces points sont pourtant précisés dans le règlement.

Pour vous présenter à *La Nouve* ou à tout organisateur, détaillez les règles et respectez-les, quelle que soit leur fantaisie. De notre côté, nous tolérons 10 % de signes en plus ou en moins et excusons les dames pudiques qui oublient leur année de naissance dans la fiche de participation.

Les chiffres parlent

Moins de copies à commenter a permis au jury d'analyser le tableur : 57 % d'autrices et 43 % d'auteurs.

2 textes la première semaine, 11 les trois derniers jours !

Les lauréats ont en moyenne 52 ans, leur âge s'étire de 35 à l'infini… puisqu'une lauréate n'a pas mentionné son année de naissance !

L'âge moyen des participants est de 47 ans. La plus jeune concurrente fleure bon ses 19 ans, l'aîné est actif à 86 ans. Ils partagent la même erreur du fichier PDF !

Aucun rapprochement n'est permis entre deux données : notes par rapport à l'âge, classement par rapport à la date d'arrivée. Le jury s'en abstient donc.

Donnée statistique rassurante : la taille moyenne des textes reçus est de 12 407 caractères, celle des lauréats est de 12 728. Ni la brièveté ni la longueur ne sont des critères qui influencent.

Notes sur la forme (orthographe, ponctuation, conjugaison, qualité du vocabulaire) : moyenne de 4,95 sur 9. C'est-à-dire 11 sur 20. Encourageant !

Les fautes portent sur les participes passés désaccordés, les quantités mal exprimées (*une dizaine de copies comporte des erreurs*), les accents circonflexes (*il boite à cause des boîtes portées*), les infinitifs – non les participes passés – substantivés (*le lâcher, le lancer, le dire et le faire*).

Notes sur le fond (qualité de l'intrigue, chute, émotion à la lecture) : moyenne de 2,25 sur 8, ce qui correspond à un peu plus de 5 sur 20… seulement !

Les jurés ont regretté que le problème central n'apparaisse qu'après le tiers, voire la moitié du texte.

Parfois, plusieurs intrigues s'entremêlent et une seule se conclut au point final.

Deux histoires ont irrité les jurés par leur provocation dépourvue de narration ; l'objet du concours n'est pas de soulager des fantasmes ou de condamner la Terre entière sans développer d'arguments.

Enfin un clin d'œil amusé au lauréat d'un classement précédent qui nous a adressé un « remake » de son œuvre auréolée !

À lire les résultats chiffrés des notes octroyées, le jury a craint de se montrer trop sévère… il s'est interrogé et en a conclu qu'ajouter des points à tout le monde ne changerait pas le classement.

Un conseil

Le jury était invité à formuler des conseils ou encouragements, en réponse aux vœux des candidats.

Les généralités ne s'appliquent à personne en particulier et prêcher prête à faire sourire… les jurés en tête ! Comment savoir si l'auteur s'est précipité ou s'il a trimé ? Que conclure d'un texte technique recopié en guise de mise en situation ? Faut-il prévenir contre les pléonasmes, comme *continuer ensuite* ? Que conseiller à un plagiaire qu'il ne sache déjà ?

L'unique conseil permis est celui de prendre son temps, pour définir l'intrigue, l'étoffer, l'organiser, la ficeler ; pour rédiger et relire, tant le fond que la forme ; pour aboutir à un texte où il ne reste plus la moindre scorie.

La transcendance de Pi

— La lune avait disparu dans un ciel de laque violine. On n'y voyait guère à plus de trois mètres.

» Je me retrouvais seul au milieu de nulle part, en pleine cambrousse, dans l'obscurité hostile. Des bois alentour j'entendais des bruits suspects, des craquements, des souffles, des frémissements. La batterie de mon téléphone était à plat. Ma vieille Peugeot venait elle aussi de rendre l'âme. D'un coup, en pleine ligne droite, toutes les lumières s'étaient éteintes, le moteur s'était arrêté. J'avais eu juste le temps, dans l'affolement, de me ranger sur le bas-côté. Panne d'alternateur. Je l'ai su après. Le froid humide commençait à me gagner. Pas une voiture à l'horizon, et les ténèbres qui ne laissaient rien filtrer et qui s'étalaient comme une glu poisseuse. Des tripes me remontait une bile amère mêlée de relents d'alcool. Encore une minable soirée solitaire à traîner mon ennui jusqu'à la fermeture du bar. Au moins ce soir, n'étais-je pas tombé, mon corps était exempt de stigmates.

» Les minutes passaient, épaisses et collantes, accablantes. La noirceur était implacable. Des nappes de givre semblaient danser comme des ectoplasmes dans l'air opaque. Je devinais mon haleine blanche. L'habitacle glacial de la voiture m'avait fait l'effet d'une chambre funéraire, alors j'avais pris la décision de l'abandonner, de marcher en suivant tant bien que mal la ligne continue, que j'imaginais comme un fil qui pourrait me relier à ma survie. J'avançais transi, tel un automate rouillé. Plus de deux heures s'étaient écoulées quand enfin, surgissant des profondeurs des abysses sombres, un phare dans la nuit.

Monsieur Pi s'était arrêté un instant, cabotin, pour mesurer l'impact du rebondissement dans son récit. Ses yeux, jusqu'alors perdus dans ce qu'il appelait avec affectation ses réminiscences, me fixaient.

Puis il reprit :

— Un phare unique déchirant l'obscurité se rapprochait de moi dans un vrombissement. J'ai aussitôt agité mes bras au-dessus de ma tête, avec frénésie, tout en sautant sur place. Mes pieds gelés étaient douloureux. Le cyclope lumineux et rugissant ne paraissait pas vouloir ralentir. J'étais dans un tel état que je décidai de me placer en face de sa trajectoire, il ne pourrait pas m'éviter. Je ne craignais plus la mort, il n'avait qu'à me percuter, cela abrégerait mon calvaire, celui de ce soir et de mon existence en général. L'engin avait fini par freiner et s'était immobilisé dans un dernier hoquet pétaradant à une enjambée de moi. Le type avait ôté son casque, puis allumé une clope dans une lente chorégraphie.

À la lueur du briquet, j'avais entraperçu sa barbe, ses cheveux longs et le réservoir de sa Harley sur lequel était inscrit en lettres de feu : Jesus bikers. L'ange sorti de l'enfer avait la gueule du Christ ; je vous jure Lucile. Il m'avait fait monter à l'arrière de sa grosse bécane et m'avait déclaré : « En vérité je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » ; et il avait démarré.

Je me suis mise à rire. Le comique du ton grandiloquent de monsieur Pi avait eu raison de mon sérieux.

— J'adore votre rire, Lucile, mais ne vous moquez pas. Tout cela est vrai. Le Christ m'a ramené chez lui, m'a fait couler un bain chaud, m'a préparé un repas divin et une chambre. Avant laquelle je n'ai jamais aussi bien dormi.

Christophe m'a toujours soutenu. Il s'est occupé de moi comme personne ne l'avait fait. Il a continué de m'héberger, m'a donné la force d'y croire et de construire quelque chose d'acceptable. À 50 ans, j'ai commencé à vivre, enfin. J'ai peu à peu réussi à lâcher la bibine et je me suis ouvert aux autres. Christophe m'a fait embaucher dans son association et je suis devenu homme à tout faire alors que je n'étais jusqu'alors qu'un bon à rien. Il m'a rendu utile, important. Il m'a appris à être. Il a été un phare dans ma nuit, comme vous l'êtes pour moi en ce moment.

Blaise Pi s'était tu.

— Je veux bien que vous me laissiez maintenant, Lucile, je suis fatigué.

Je le connaissais suffisamment bien pour savoir qu'il ne fallait pas insister. Monsieur Pi avait besoin de repos, ses yeux s'étaient comme recouverts d'un voile farineux, ses paupières avaient commencé à s'affaisser. Depuis plusieurs mois, nous nous voyions. Il était même le patient avec lequel j'avais débuté mon travail de biographe hospitalière. Avec lui, j'avais beaucoup appris. Chaque fois que je pénétrerai dans le service d'oncologie-hématologie du Centre Hospitalier, j'aurai une pensée émue pour lui.

Dès notre première rencontre, j'avais été séduite par son air enjoué et son humour.

— Vous entrez dans le cercle fermé de monsieur Pi ; vous allez voir que question déboires, le gars Pi en connaît un rayon.

Malgré les souffrances qu'il endurait et sa fin qu'il savait proche, il était aux petits soins pour moi, s'enquérait de ma santé, de celle de mes proches et plaisantait. Il était ainsi avec tout le personnel soignant.

Pour nos prémices, j'avais apporté plusieurs cahiers de couleurs et je lui avais demandé de choisir celui qui lui plaisait. Il l'avait désigné d'une main vacillante :

— Le vert, la couleur de l'espoir, qui fait vivre, n'est-ce pas ?

Pour chaque patient, j'avais un cahier différent, dans lequel je prenais mes notes. Je n'enregistrais rien pour ne pas polluer l'échange. Cela l'avait rassuré.

Presque avec soulagement, il s'était lancé dans l'aventure, impatient de pouvoir dévider la trame de son histoire. Comme il truffait son récit de digressions, de jeux de mots, de fanfaronnades et de dramatisations, j'ignorais ce qui relevait du mensonge ou de la réalité, de la simple exagération ou du délire farfelu pour donner de l'épaisseur à son personnage. Mais je n'étais pas là pour juger. Je rêvais même de rencontrer le parfait mythomane qui inventerait tout de A à Z. Qui ne transforme pas ses souvenirs en les racontant ? Quoi de plus naturel que d'enjoliver, assombrir, élaguer par-ci, enrichir par-là, et rajouter le petit détail saugrenu qui confère cet air d'authenticité à notre narration ? Les patients ne se disent pas, ils se racontent et se réinventent.

— J'ai grandi dans une famille affreuse, pleine de souffrances et de malheurs. La violence était omniprésente, elle suintait des murs et, quand elle n'était ni verbale ni physique, elle était plus oppressante encore. À l'âge de 8 ans, j'ai été arraché de chez mes parents pour des raisons terribles que je ne veux pas exprimer, que je ne peux exprimer. On leur a retiré l'autorité parentale. Je suis passé par une Maison de correction car, à l'époque, il n'y avait pas d'autres solutions pour des enfants comme moi. J'ai côtoyé d'autres gamins paumés, certains d'entre eux étaient abrutis de fureur. La peur et la violence régnaient là aussi, comme une ébullition perpétuelle. Je me suis mis à cogner sur les murs puis sur les autres pour me sentir exister. Je ne parlais à personne, je m'exprimais par borborygmes et grognements. Personne ne parvenait à m'apprivoiser. Bête sauvage, indomptable, indomptée, je me blessais sans cesse aux barreaux de ma cage intérieure. Si j'avais eu assez de force, j'aurais voulu haïr la terre entière. Le souvenir de mes parents infréquentables était une vrille lancinante qui hantait chacun de mes instants.

Je laissais monsieur Pi narrer les choses à son rythme, comme elles lui venaient. C'est lui qui imposait son tempo, marquait les pauses et commandait le moment où je pourrais relever mon stylo. Il me disait alors, dans un chuintement :

— J'ai fini. Merci Lucile.

Au fur et à mesure de nos rendez-vous, je reprenais mes notes du cahier vert, les mettais en forme pour les styliser à la façon d'un roman. Nous relisions chaque chapitre avec monsieur Pi et parfois, à sa demande, nous apportions des corrections au récit.

Il m'avait noyée d'anecdotes. Jusqu'à sa rencontre avec le fameux Christophe, sa vie n'avait été qu'une suite d'errements, de désolations et de déchéances. Ses mauvaises fréquentations et cette violence, qui sourdait en continu de ses entrailles, l'avaient entraîné vers la petite délinquance et tout le sordide qui peut naître de la misère humaine. Il avait reçu des coups de couteau, en avait donné et, entre deux accompagnements sociaux, avait séjourné plusieurs fois en prison. Pour s'anesthésier, il s'imbibait d'alcool. Il se nourrissait à peine et dilapidait l'argent des aides et de ses petits boulots dans l'achat de cubitainers de mauvais vin. Il n'avait pas d'amis. Avec le temps, il était devenu famélique, titubant comme un vieillard égrotant. Il était toujours confit de hargne mais ne pouvait plus se battre, il suffisait de le bousculer pour le faire tomber.

— Il y a quelques années, j'ai décidé de revoir ma mère. Elle était mourante, achevant son désastreux périple dans un hospice délabré. Mon père avait disparu depuis longtemps, sans doute emmuré dans sa folie ou dans quelque asile, où il ne pourrait plus causer du malheur. Quand j'entrai dans sa chambre, je crus déceler, dans son visage affaibli et creusé de sillons profonds, un vague sourire. Avant d'expirer, elle avait eu des mots magnifiques : « On a tout gâché, ton père et moi, mais si quelqu'un nous avait porté secours, nous avait tendu la main, peut-être aurions-nous pu nous en sortir, devenir meilleurs ».

» J'ai posé mon front contre son front, et j'ai pleuré.

» Christophe avait été pour moi ce samaritain, bienveillant et désintéressé, qui m'avait tendu la main. Sans lui, je n'aurais fait que m'enfoncer dans ces marais de tourbe purulente, dans lesquels je pataugeais jusqu'à l'asphyxie, jusqu'à la noyade.

» Il y avait dans sa parole et dans ses gestes comme une douce musique qui s'instillait en vous. À ses côtés, la colère paraissait ridicule, superflue. Peu à peu, je me sentais

revivre. Je m'étais remplumé le moral et le physique, je riais de plus en plus, et les flots fiévreux qui cataractaient en moi se transformaient en une mer étale. Les quelques réminiscences d'écume douloureuse ne chuchotaient plus qu'un insignifiant clapotis. Les jeunes que nous accueillions dans l'association venaient vers moi, comme s'ils devinaient les affres de mon passé. J'étais à l'aise avec eux.

» Christophe l'a remarqué. Il m'a alors prêté ses livres, m'a incité à les lire et convaincu de préparer le concours d'éducateur spécialisé. C'est pour lui et pour ces jeunes que je veux écrire ce livre. Leur dire qu'il est possible de s'en sortir.

Ce jour-là, monsieur Pi avait été bavard et malgré son épuisement, sa voix chevrotante, il s'était évertué à rendre ce moment joyeux. C'est vrai qu'il prenait plaisir à m'entendre m'esclaffer. Et notre gaieté bruyante se répandait jusqu'aux oreilles des infirmières dans le couloir, qui en étaient positivement affectées. Il me murmura quelque chose de très touchant :

— Si l'on mélange savamment les lettres de Lucile rire, on obtient recueillir, c'est bien non ? Je voulais vous remercier Lucile, vous remercier d'avoir recueilli tout ce moche pour en faire du beau. J'espère que nous pourrons terminer à temps pour que je m'en aille sereinement, comme une embarcation tranquille.

Alors que je m'apprêtais à sortir de sa chambre, monsieur Pi m'avait retenu par le poignet :

— Lucile, pourriez-vous me laisser le cahier, je vous le rends la prochaine fois.

Au petit matin, une aide-soignante l'avait découvert inanimé, le cahier refermé sur la poitrine. La mine épanouie, il semblait plongé dans un sommeil quiet. Sentant la mort venir, il avait achevé son voyage au bout de la nuit, remplissant les dernières pages avec frénésie pour n'oublier rien ni personne.

Il y avait un mot pour moi que je tairai ici. Il est si intime et si bouleversant que je le conserve comme un précieux talisman personnel.

Son livre était dédié à son association, Le PHARE (Protéger, Héberger, Accompagner, Rassurer, Écouter), dans laquelle il s'était éclairé, accompli, transcendé, grâce à Christophe et au contact des enfants et des adolescents en danger.

Lui qui aimait tant les jeux de mots et les anagrammes, j'aurais voulu lui dire que l'assemblage des voyelles et des consonnes de Blaise Pi pouvait donner le mot : paisible…

Jocelyn Lheritier

Ce qui nous a plu

Un vocabulaire riche et adapté, un témoignage pudique et sincère, un ton pathos sans excès.
Les lecteurs suivent le personnage de M. Pi qui conte sa vie comme une fatalité à laquelle il a échappé grâce à la rencontre d'un personnage aussi ordinaire que lui.
Comment ne pas s'arrêter un instant et écouter ce chant à la solidarité humaine ?

Vos enfants ne tiennent plus un livre entre les mains, vos ados ont le nez collé à leur écran, vos amis boudent la bibliothèque.

La Nouve leur ouvre les bras et les accueille en version e-pub.

La porteuse de soleil

— On essaie encore une fois, Basile. Dis-moi ce que tu vois dans cette image ?

Un silence pesant me répond. Depuis près d'une heure, je m'échine à essayer d'obtenir une réaction du garçon.

Je m'appelle Aïcha, j'ai trente-deux ans et je suis accompagnante d'élève en situation de handicap : les fameux AESH, les damnés de l'Éducation nationale comme certains nous appellent. Mais je me fous d'être reconnue, valorisée ou que sais-je encore. Je fais ce métier parce que je l'aime. Pas pour la gloire ni les richesses, mais juste pour le plaisir de voir un sourire éclairer un visage ou une lueur illuminer un regard. J'accompagne Basile depuis quatre mois et tout ce que j'ai entrepris a échoué. Je n'ai ouvert aucune brèche dans le mur qui entoure ce petit blond aux yeux clairs.

D'après les rapports que j'ai lus sur lui, Basile est arrivé au centre à l'âge de huit ans, deux ans plus tôt. Famille de classe moyenne, parents aimants et présents, fils unique, bon élève, bon camarade. Tous les témoignages le dépeignent comme un enfant intelligent, curieux et plein de vie. Psychologues, assistantes sociales et éducatrices se sont succédé pour essayer de découvrir la cause de son soudain mutisme. Tout ce que ces spécialistes ont réussi à faire, c'est donner un nom à son mal : troubles du spectre autistique. Le verdict était tombé, et il ne laissait aucun espoir de guérison.

J'ai beau lire et relire le dossier, je me refuse à baisser les bras. Je ne sais pas à quoi cela tient. Quand je parviens à croiser son regard, j'ai le sentiment de plonger dans son âme et d'y percevoir un appel au secours. Lorsque j'ai voulu en parler à l'éducatrice qui suit Basile, elle n'a même pas daigné m'écouter. Qu'est-ce qu'une petite accompagnatrice de rien du tout pouvait lui apprendre qu'elle ne savait pas, elle et ses diplômes ? Mes collègues me prennent pour une allumée et me rappellent qu'avec le salaire de misère que je touche, je suis censée faire le service minimum. Ce n'est pas en faisant du zèle que je vais servir notre cause et revaloriser notre métier. Je sais qu'elles ont raison, et je vois bien que mon entêtement m'isole de plus en plus. Mais c'est plus fort que moi. Basile m'appelle à l'aide et je ne peux pas rester sourde.

— OK Basile, on va arrêter là pour aujourd'hui. Tu peux retourner en salle de pause.

En silence, le garçon se lève et se dirige vers la porte. Sa main est posée sur la poignée lorsqu'il se retourne vers moi. Son regard est si intense que j'ai du mal à le soutenir. Troublée, je murmure :

— On va trouver la solution, Basile, je te le promets.

Quand la porte s'est refermée derrière lui, je laisse échapper quelques larmes.

— OK, calme-toi, dis-je à haute voix. Les larmes ne servent à rien. Réfléchis plutôt. Il faut trouver des éléments qui pourraient déclencher une réaction.

Ma mère me répétait sans cesse qu'elle était fière d'avoir imposé mon prénom à mon père. Parce qu'aucun autre prénom ne m'aurait autant collé à la peau.

— Aïcha représente la vie et le bonheur, me disait-elle. Tu es comme elle, ma chérie, tu sèmes la joie et le bonheur partout où tu passes. Avec ton sourire, tu apportes le soleil dans les cœurs sombres. Tu douteras souvent, tu te tromperas parfois, mais quoi qu'il arrive et quoi qu'on dise, souviens-toi de qui tu es vraiment.

D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours essayé de faire sourire les autres. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai choisi ce métier. Qui a besoin de plus de joie que ces êtres frappés si jeunes ?

Aujourd'hui, l'immensité de la tâche me déprime et je commence à douter d'en être capable. Alors que je tourne en rond en secouant la tête, mes narines frémissent à l'odeur de pain frais.

— Sûrement la dernière fournée de la journée, dis-je en regardant l'heure.

Je reste figée devant l'horloge murale, comme paralysée par une pensée fulgurante.

— Mais oui, j'y suis, m'exclamé-je. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ! Il faut que je stimule tous ses sens. Pas seulement la vue et l'ouïe, comme dans les pratiques classiques qu'on a tentées jusqu'à présent. Mais aussi l'odorat, le goût et le toucher.

Je ris de bonheur. Pour un peu, je courrais embrasser le boulanger. Mais pour l'heure il me faut mettre de l'ordre dans mes idées. Pour l'odorat, je peux essayer avec du parfum, de la menthe, de l'herbe tondue et du chocolat fondu. Et des odeurs moins agréables comme l'œuf pourri, les poubelles ou la sueur. Pour le goût, il me faut quelque chose correspondant aux quatre saveurs communes : les cacahuètes pour le salé, les bonbons pour le sucré, le citron pour l'acide. Et pour l'amer, rien de mieux qu'un café bien fort sans sucre. Reste le toucher… Rugueux, doux, piquant… Comme dans les tableaux de découverte pour les tout-petits !

J'attrape une feuille de papier et commence à dessiner trois grands rectangles dans lesquels je note les noms des trois sens. J'ajoute dans chaque cadre les différents éléments déjà identifiés.

— OK, super, ça prend forme, dis-je avec un air satisfait. Maintenant, il faut que je détermine où trouver toutes ces choses.

Pour le toucher, c'est facile, je passerai ce soir chez ma sœur pour emprunter le tableau de toucher sensoriel de mon neveu. Pour les odeurs, j'ai ce qu'il faut en parfum et en menthe. Pour l'herbe tondue, on ira faire un tour dans le parc ; pour le chocolat fondu, on ira voir mon ami le boulanger ; pour l'œuf pourri, le magasin de farces et attrapes doit avoir ce qu'il faut ; pour les poubelles, rien de plus simple vu que les éboueurs sont en grève depuis deux semaines ; et pour la sueur, on passera faire un petit coucou à l'éducatrice en fin d'après-midi. La pauvre ne supporte pas la chaleur, et je n'ai jamais osé lui dire qu'elle puait. Reste le goût. Cacahuète, bonbons, citron, j'ai tout ça à la maison. Et pour le café, le salon de thé près de la boulangerie fera l'affaire. Ils servent le robusta le plus amer que j'ai goûté.

Satisfaite, je note toutes ces idées, replie la feuille et la range dans mon sac à dos. Après un rapide coup d'œil dans la pièce pour vérifier que tout est en ordre, je me dirige vers la porte. Ma main se pose sur la poignée et je me retourne une dernière fois. Cette fois, ma voix est ferme et assurée quand je dis :

— On va trouver la solution, Basile, je te le promets.

J'éteins la lumière et m'éloigne d'un pas rapide.

Le lendemain, j'arrive tôt. Je dois prévenir l'éducatrice de Basile que j'ai prévu de l'emmener faire un tour dans le parc. Je prétexte qu'il s'est montré intéressé par les vidéos de football qu'on a regardées ensemble et que je veux tenter de le faire jouer avec d'autres enfants. L'éducatrice acquiesce d'un signe de tête avant de replonger le nez dans ses dossiers, me signifiant que la discussion est terminée.

Débarrassée de cette corvée administrative, je file vers la salle de pause pour me préparer. Aujourd'hui sera une grosse journée. Ce matin, j'accompagnerai Clara en classe de CE2 pour l'aide à la concentration. Après la pause déjeuner, je retrouverai Lucie en CM2 pour l'aide à la compréhension des exercices. Et en fin d'après-midi, j'irai rejoindre Basile pour le soutien périscolaire quotidien.

La journée traîne en longueur et j'ai du mal à me consacrer à mes jeunes élèves. Heureusement, elles ne m'en veulent pas. Au contraire, elles sont persuadées que mon comportement inhabituel est dû à l'amour. Du coup, elles me bombardent de questions pour savoir comment il s'appelle, quel âge il a, la couleur de ses cheveux, de ses yeux… J'ai beau essayer de nier, elles ne veulent rien entendre. Je finis par céder et m'invente un homme idéal imaginaire. L'exercice n'est pas simple étant donné mon peu d'expérience amoureuse. Mais j'y parviens et cela les rend heureuses. J'ai un peu honte de mon mensonge, mais je pourrai toujours leur expliquer la vérité plus tard.

Enfin, je retrouve Basile en salle d'étude. Comme à son habitude, il est immobile et prostré sur la chaise.

— Bonjour Basile, lui lancé-je. Aujourd'hui, on innove. On sort !

Basile tourne son regard éteint vers moi avant de se lever.

Nous marchons côte à côte vers la boulangerie.

— Bonjour, monsieur le boulanger, fis-je joyeusement en entrant dans le magasin. Vous avez ma commande spéciale ?

— Bonjour ma petite dame, me répond-il. Bien sûr. Si vous voulez me suivre tous les deux.

Nous le suivons dans l'arrière-boutique où une puissante odeur de chocolat chaud nous saute aux narines.

— Hum ! Quelle délicieuse odeur ! Ça me donne faim. Pas toi, Basile ?

Le garçon reste imperturbable. Raté ! Je remercie le commerçant et nous quittons la boulangerie pour entrer dans le salon de thé voisin. Nous nous installons à une petite table.

— Bonjour, dis-je à la serveuse qui vient prendre notre commande. Pouvez-vous nous servir deux cafés bien corsés s'il vous plait ? Votre robusta spécial sera parfait.

La serveuse revient quelques instants plus tard avec notre commande.

— Vas-y, goûte Basile. Tu m'en donneras des nouvelles.

Il porte la tasse à sa bouche, y trempe les lèvres, esquisse une brève grimace, puis la repose sans autre expression. Encore raté !

Après avoir réglé les consommations, nous nous dirigeons vers le parc. Nous arrivons au carrefour tout près de l'amoncellement de poubelles débordantes et malodorantes.

— Pouah, quelle odeur dégoûtante ! Vivement que cette grève soit terminée, c'est une infection.

Basile ne bronche pas malgré la puanteur ambiante. Nous poursuivons notre route jusqu'au parc. J'entraîne Basile vers un banc tout près de la parcelle tondue. Je m'étire en inspirant.

— Sens ça Basile ! C'est meilleur que les poubelles de tout à l'heure, non ? Ça me rappelle quand j'étais petite et qu'avec ma sœur on se roulait dans l'herbe.

Malgré mes efforts, Basile reste de marbre, imperméable à l'environnement extérieur. Je plonge la main dans mon sac et en sors le paquet de cacahuètes. Il en prend quelques-unes, les porte à sa bouche, mâche sans entrain, puis s'essuie les mains sur son jean. J'attrape la bouteille de jus de citron. Il en boit une petite gorgée, pince les lèvres, puis retrouve son masque inexpressif. Enfin, je lui tends le paquet de bonbons. Il en prend un et commence à le sucer sans que cela provoque la moindre réaction.

Je dresse le bilan de ces premières tentatives : le goût, pas de réaction ; les odeurs, pas de réaction. Que reste-t-il ? Côté odeurs, il reste le parfum, la menthe et la sueur. Dommage que je n'aie pas réussi à trouver d'œuf pourri. Je sors le flacon d'huile essentielle de menthe de mon sac et inspire longuement dans chaque narine.

— La menthe, c'est super pour déboucher le nez. Tu veux essayer ? dis-je en présentant la petite bouteille sous son nez.

Nouvel échec. Je sors mon spray de parfum au patchouli, me vaporise et lui envoie une petite pulvérisation dans la nuque. Zéro, nul, nada. Je commence à me dire que je me suis bercée d'illusions en pensant que je pouvais réussir là où tous les experts ont échoué.

— Redescends sur terre ma pauvre Aïcha, me souffle une voix. Tu n'es qu'une petite employée sans diplôme, sans qualification, sans éducation. Contente-toi de faire ce qu'on te dit et n'essaie pas de faire des miracles.

— Peut-être que tu n'as pas d'éducation ou de diplôme, répond une autre voix. Mais tu as du cœur. Et les vrais miracles viennent du cœur.

Regonflée par cette dernière phrase, je me dresse :

— On rentre Basile, on a encore quelques petits exercices à finir en classe.

Alors qu'on atteint la sortie du parc, je perçois un faible cri en provenance des buissons. En m'approchant, je distingue un miaulement. J'écarte les branchages et découvre un chaton.

Je regarde autour de lui, mais ne découvre aucune trace de la mère. Je l'attrape avec délicatesse et l'extrais de l'enchevêtrement de branches. Quand j'émerge à la lumière, j'interpelle Basile :

— Regarde ce que je viens de trouver. Cette petite boule de poils m'a l'air d'avoir besoin d'aide.

Basile se retourne et se fige en apercevant le chaton. Il se met à trembler de tout son corps et d'énormes larmes coulent sur ses joues pâles. Je reste pétrifiée par cette réaction aussi soudaine qu'inattendue.

— Calme-toi, lui dis-je en tenant le chaton contre moi et en posant ma main libre sur son épaule. Calme-toi, tout va bien. On va s'asseoir ici, jusqu'à ce que ça passe.

Nous nous laissons choir à même l'herbe. Je lui masse lentement le dos jusqu'à ce que les hoquets cessent.

Enfin calmé, son regard se pose sur le chaton qui s'agite dans ma main. Avec son bras, il esquisse un mouvement dans sa direction. Je lui tends l'animal pour qu'il puisse l'attraper. Et le miracle se produit.

Au simple contact de ce petit être doux et chaud, le corps entier de Basile se décrispe, son visage se détend et un timide sourire illumine ses traits. Il caresse de longues minutes le chaton, le regard rivé à lui.

Je n'ose intervenir de peur de le voir se refermer à nouveau. Il lève enfin les yeux vers moi.

— Merci, me dit-il avant de fixer de nouveau le chaton.

La lueur qui illumine son regard, le sourire sur ses lèvres, la douceur de son visage me bouleversent tant que ma vue se brouille. J'ai tellement espéré ce moment que j'ai du mal à croire qu'il soit réel.

Basile caresse le chaton puis me regarde de nouveau.

— J'avais trouvé un cochon d'Inde, commence-t-il. Mais mes parents ne voulaient pas d'animaux à la maison. Je l'avais caché dans ma cabane dans les arbres. J'allais le voir tous les jours. Lui donner à manger, jouer avec lui, discuter. Un peu comme mon petit frère. Je m'occupais bien de lui.

Il s'interrompt, ému :

— Un jour, je suis parti en vitesse parce que maman criait fort, reprend-il. Du coup, j'ai oublié de fermer la cage. Et le lendemain, il n'était plus là. Je l'ai cherché partout. Un matin, je l'ai trouvé au bord de la route. Mort, écrasé par une voiture. J'avais l'impression d'avoir tué mon frère. Il fallait me punir pour ça.

Les larmes roulent de nouveau sur ses joues. Je lui caresse les cheveux et il se jette dans mes bras sans lâcher le petit animal. Je l'enlace en lui soufflant :

— C'est fini, Basile. Ne pense plus au passé. Ma maman disait qu'on est le reflet de son prénom. Toi aussi, tu es quelqu'un de doux et de généreux. Tu l'as montré avec ton ami, le cochon d'Inde. Tu le montres aujourd'hui avec ce petit chaton. Tu auras encore un tas d'occasions de le prouver. Quoi qu'il arrive, souviens-toi toujours de qui tu es vraiment.

Je lève les yeux au ciel et murmure dans un souffle :

— Merci maman !

Karine Lamboglia

Ce qui nous a plu

Un métier considéré comme petit, mais indispensable, tant aux enfants en souffrance qu'aux adultes désemparés. Le conte de Karine évoque la fragilité de l'être et dit sans fioritures les secrets que chacun renferme sans les avouer ou s'en guérir.
Plutôt Aïcha ou plutôt Basile ? Nous tenons peut-être les deux rôles dans le silence de notre âme.

Le trouble du spectre de l'autisme

Le TSA regroupe un ensemble de troubles neurobiologiques qui agissent sur le développement des personnes dites « autistes ». Ils se caractérisent par des dysfonctionnements dans les interactions sociales, la communication, les comportements et les activités.

Le mot « spectre » intègre la diversité des troubles et signifie l'évolution possible des personnes. On parle aussi de « continuum » du spectre autistique.

Par la notion de « spectre », on ne fige pas une personne autiste sur une échelle de « très autiste » à « un peu autiste ». Chaque personne étant différente, chaque trouble étant spécifique, le spectre permet de définir une place selon différentes capacités : le langage, la perception, les émotions, les capacités motrices… Ainsi, un enfant autiste pourra maîtriser la communication verbale, mais pourra se sentir en difficulté pour percevoir et comprendre ce que l'autre lui demande. Il s'agit de repérer les forces et les faiblesses de chaque personne autiste pour recommander les interventions adaptées.

Source : autismeinfoservice.fr

Faux frère

J'étais arrivée à Ostende en fin de matinée. L'été s'achevait et je voulais profiter d'une dernière belle journée à la mer. J'étais sortie de la gare et suivais le flot de voyageurs vers la digue. J'avais suivi le mouvement et je m'étais retrouvée au milieu des derniers vacanciers. Une légère brise rafraîchissait l'atmosphère encore chaude. Nul ne songeait à l'automne qui ne tarderait pas à s'installer sous nos latitudes.

Je venais plusieurs fois par an à la mer du Nord, heureuse de retrouver les sensations de mon enfance, quand ma maman confectionnait de jolies fleurs en papier, que nous vendions pour le prix de deux ou trois coquillages.

Je longeai le grand hôtel des thermes et me dirigeai vers le point de vue, où le peintre Spilliaert venait chercher l'inspiration devant le spectacle de la mer.

Je continuai ma déambulation, observant les estivants aller et venir le long de cette ancestrale promenade. Puis je descendis marcher le long de la mer.

Beaucoup d'enfants jouaient près de l'eau et construisaient d'éphémères châteaux, emportés par les vagues. J'observai un long moment la volonté avec laquelle certains s'employaient à consolider des murs voués à la destruction. La marée montait plus vite que les coups de pelle qu'ils s'acharnaient à donner de droite à gauche.

J'allai m'installer sur une des chaises longues louées pour l'été. Je me mis à lire, bercée par les cris des mouettes. De temps en temps, j'entendais des mères appeler leurs enfants pour manger ou pour l'imposition d'une nouvelle couche d'écran solaire.

Je me sentais bien, heureuse de profiter de ces instants de solitude. J'étais retraitée et veuve depuis peu ; deux états qui me donnaient la possibilité de jouir du temps comme je le souhaitais.

Je m'endormis un long moment. À mon réveil, je trouvai, dans le sable, à mes pieds, un portefeuille. J'interrogeai les gens autour de moi, mais personne ne le reconnut.

Je l'ouvris, trouvai un peu d'argent, et une longue lettre, mais aucune pièce d'identité.

Je parcourus la lettre dans l'espoir d'y trouver des informations sur son propriétaire. Elle était signée « Jean » et adressée à une femme. Rien ne permettait d'identifier son destinataire. J'hésitai à confier le portefeuille au plagiste car la lettre attisait ma curiosité.

Je lui laissai mon numéro de téléphone, persuadée que le propriétaire du portefeuille se manifesterait. Intriguée par la lettre, je cherchai un endroit discret pour en achever la lecture. Je fus troublée par certaines coïncidences. L'auteur y évoquait des événements proches de ceux vécus dans ma jeunesse.

Soudain, mon téléphone se mit à sonner.

— Allô !

— Bonjour ! Mon nom est Jean Devigne. On m'a dit que vous aviez trouvé un portefeuille.

— Oui, sur le sable, à côté de moi.

— J'ai dû le laisser tomber en quittant ma chaise longue. Je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. Je suis rentré à Bruges où je réside, mais je peux revenir à Ostende, dans moins d'une heure. Est-ce que cela vous convient ? Vous n'habitez pas Ostende ?

— Non, je suis venue y passer la journée.

— Vous ne partez pas tout de suite ?

— Non, non, je peux encore attendre, la journée est si belle.

Je crus reconnaître la voix ; celle d'un homme encore jeune, sans accent particulier. Pourtant, son nom ne me disait rien. Je lui donnai rendez-vous sur la digue, à la brasserie Albert.

— Prenez votre temps, j'ai de quoi lire. Je vous attendrai. Je serai à la terrasse et je mettrai votre portefeuille en évidence sur ma table.

Il me remercia, m'assurant qu'il ferait au plus vite.

Sa voix me disait quelque chose, mais j'avais du mal à identifier qui elle me rappelait.

Je marchai sur la digue dans la direction du Thermae Palace. Je m'assis à la Brasserie Albert et déposai le portefeuille sur la table, devant moi. Je commandai un thé que je sirotai tout en réfléchissant à la conversation que nous venions d'avoir. Je repris mon livre et me plongeai dans la lecture pour patienter.

Moins d'une heure plus tard, un homme s'approcha de moi avec détermination.

— Jean Devigne. Je ne sais pas comment vous remercier.

— Je vous assure, ce n'était pas grand-chose.

— Peut-être, mais tout le monde n'aurait pas été si honnête.

Il s'assit à mes côtés, l'air intrigué. Il me dévisageait comme s'il fouillait sa mémoire. Il était assez bel homme et avait, comme moi, des yeux verts, parsemés de minuscules points jaunes qui illuminaient son visage.

Sa voix me semblait familière. J'eus même l'impression qu'il avait des intonations proches des miennes.

Jean Devigne me raconta qu'il était de passage à Bruges où il logeait chez des amis pour quelques semaines. Il me confia n'avoir plus de famille, n'être jamais marié et être revenu cet été, à la mer du Nord, où il espérait renouer avec un amour de jeunesse.

— Je ne sais pas encore si c'est une bonne idée : je l'ai quittée pour travailler un moment au Canada. Aujourd'hui, je voudrais savoir si j'ai pris la bonne décision. J'ai beaucoup voyagé seul et je suis peut-être devenu un loup solitaire.

Pendant qu'il me racontait ses dernières pérégrinations en Asie du Sud Est, je me mis à l'observer. La ressemblance de ses traits et des miens me frappa. Bien plus jeune que moi, il aurait pu passer pour mon frère.

Je suis enfant unique et mes parents sont décédés dans un accident de voiture quand j'avais une vingtaine d'années. Il ne pouvait donc en aucun cas être un de mes frères dont ma mère m'aurait caché l'existence, comme dans les romans truffés de lourds secrets de famille.

Je continuai à le regarder et remarquai une petite cicatrice barrant son front, de haut en bas. Je portais la même marque que je dissimulais toujours sous une mèche. Vestige d'une chute à vélo pendant mon enfance, la cicatrice avait une forme particulière que je reconnus sur le front de Jean Devigne.

— Excusez ma curiosité, mais comment avez-vous eu cette cicatrice sur le front ?

— Oh, une très vieille chute à vélo. Mais, pourquoi me posez-vous cette question ?

— À cause de la forme de la cicatrice. J'ai déjà vu cette forme chez quelqu'un d'autre.

— J'avoue qu'elle est inhabituelle.

Je ne tenais pas à lui montrer la mienne, d'autant que sa réponse à propos de sa chute à vélo contribuait à m'intriguer.

Je repensai à la lettre dans son portefeuille. Elle évoquait une séparation douloureuse, un départ précipité vers le Canada à cause d'une carrière universitaire à Montréal. Je me souvenais que la lettre était signée Jean et commençait par « ma chérie ». Je supposai qu'il s'agissait de la femme qu'il espérait retrouver.

Au décès de mes parents, j'avais hésité à me séparer de mon fiancé de l'époque ou du moins à postposer le mariage qu'il me proposait. J'avais postulé pour un poste d'assistante en littérature francophone dans une des universités de Montréal.

Une fois orpheline, je n'ai plus eu le courage de m'envoler seule pour le Canada et j'ai accepté d'épouser celui avec qui j'allais rester jusqu'à mon récent veuvage.

Ces quelques coïncidences entre nous étaient sans doute banales, mais ajoutées à notre ressemblance, elles piquaient ma curiosité. D'ailleurs, je n'étais pas la seule à l'avoir remarquée quand Jean me demanda :

— Ne trouvez-vous pas que nous nous ressemblons ? Cela m'avait frappé quand je vous ai aperçue.

J'étais d'accord. J'avais la même impression. Dès que j'avais vu ses yeux, j'y avais reconnu, une lueur, un éclat que je voyais de temps en temps dans mon regard, lorsque je me regardais dans un miroir.

— Peut-être, sommes-nous des cousins éloignés ? ajoutai-je.

— Cela m'étonnerait. Mes parents étaient tous les deux enfants uniques et sont morts dans un accident de voiture quand j'étais très jeune.

— Encore une coïncidence ! Mes parents aussi sont morts dans un accident de voiture quand j'étais jeune.

— Vous avez dit « encore » une coïncidence ?

— Je ne sais pas pourquoi j'ai dit cela.

J'étais de plus en plus mal à l'aise. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Je ne le connaissais que depuis une demi-heure et il me semblait très proche, comme un vieil ami.

Il me proposa de marcher encore un peu, avant qu'il ne retourne à Bruges où il devait retrouver ses amis.

Nous descendîmes vers la mer et au même moment, sans nous concerter, nous enlevâmes tous les deux nos chaussures pour marcher dans l'eau. Nous avions la même démarche et malgré notre différence d'âge, nos pas s'accordaient.

Je ne m'étais jamais sentie aussi proche de quelqu'un et je compris que toutes ces coïncidences entre nous n'étaient pas le fruit du hasard.

J'acquis, à cet instant, la certitude que cet homme, encore jeune, était la version masculine de ce que j'aurais pu être.

Nous continuâmes notre promenade sans plus un mot. Je ne voulais pas le perturber par mes étranges considérations. Nous nous quittâmes sur la digue, il me remercia et me promit une prochaine rencontre, du moins s'il restait en Belgique.

Je retournai vers la gare. Je réfléchissais aux éléments qui m'avaient conduite à cette étrange conclusion : Jean Devigne était moi, dans le corps d'un homme.

À son époque, aurais-je pris d'autres décisions dans l'existence ? Je ne pouvais répondre à cette question. Cette découverte m'effraya.

Je pensais à mon récent veuvage dû à une intoxication au laurier rose. J'avais appris que cette jolie fleur était fatale pour les individus souffrant de problèmes cardiaques. Après chaque repas, j'avais pris l'habitude de servir à mon mari une tisane de laurier rose, sous prétexte d'améliorer sa digestion. Son cœur fragile ne l'avait pas supporté.

Mon mari n'était pas un mauvais bougre, mais il m'ennuyait depuis plusieurs années. Il s'éteignit un soir sans avoir eu le temps de me faire regretter l'envie de finir mes jours seule, sans contrainte.

Les confidences de Jean Devigne à propos de son amour de jeunesse me troublaient. Allait-il commettre la même erreur que la mienne : s'enfermer dans un mariage confortable, mais ennuyeux ?

Je serais coupable si je laissais mon double masculin accomplir ce destin funeste auquel il avait échappé jusqu'à ce moment. Je me décidai à le retrouver au plus vite et lui envoyer la recette de la décoction toxique lui permettant de poursuivre sa vie de loup solitaire à travers le monde.

Michèle Peyrat

Ce qui nous a plu

« Vaut mieux tenir que courir » aurait pu être le titre, un peu long, de ce plaisant conte doux amer qui se moque du mariage et de la moralité.
Si vous rencontriez votre sosie : quels échanges, quels conseils ?

Le laurier rose

Le laurier rose (oléandre, *Nerium oleander*) est une plante au feuillage persistant. Toutes les parties de la plante contiennent divers glycosides cardiotoniques (entre autres oléandrine, digitoxigénine, folinérine).

L'intoxication correspond dans les grandes lignes à une intoxication digitalique, qui peut se manifester par des vomissements, une diarrhée, une faiblesse et une confusion, ainsi que par des signes cardiaques, tels que bradyarythmies ou tachyarythmies et hyperkaliémie.

Dans les formes cultivées disponibles dans le commerce, la teneur en glycosides est fortement réduite par rapport aux plantes sauvages. La teneur en glycosides est maximale durant la période de floraison (de juin à octobre environ). Les feuilles et fleurs séchées contiennent moins de substances toxiques que les feuilles fraîches. Après la consommation de petites quantités, par exemple d'une seule feuille, des signes locaux comme une sensation de brûlure, des rougeurs et une sensation d'engourdissement de la bouche ont été décrits.

Si la peau entre en contact avec la sève de la plante, des démangeaisons et des rougeurs peuvent survenir.

Les troubles gastro-intestinaux, nausées, vomissements, douleurs abdominales et diarrhée, sont des symptômes typiques en cas d'ingestion de laurier rose. L'ingestion de grandes quantités peut donner lieu à des arythmies dangereuses, telles que bradycardie sinusale, bloc atrio-ventriculaire et fibrillation auriculaire ou ventriculaire, ainsi qu'à une hypotension artérielle et des troubles électrolytiques.

Les symptômes se manifestent en général en l'espace de 2 à 6 heures, plus rapidement en cas de consommation sous forme d'infusion et d'ingestion d'extraits de racines ou de feuilles.

Source : primary-hospital-care.ch

N.B. : le service helvétique de santé ne fournit aucune recette de décoction ; seule l'héroïne de « Faux frère » semble en détenir la préparation.

Ombres et lumières

Le jeudi était le jour où Luc rentrait alourdi du salaire de la semaine.

— Chéri, lui dit Fantine, ce soir, j'aimerais acheter un manteau d'hiver pour Léa au marché de la place Saint-Jean.

Elle lui sourit et se dressa sur la pointe des pieds pour lui mordiller l'oreille. Une lueur coquine traversa ses yeux clairs.

— Allons, ne me tente pas. Comment veux-tu que je me concentre sur mon travail si tu me donnes des idées dès le matin ?

Il se pencha et piqua un baiser sur le nez rond de sa femme, le point d'atterrissage de ses lèvres quand il était pressé. Il courut pour attraper son tramway. Dans sa précipitation, il glissa sur le sol gelé. Une jambe sur le marchepied de l'impériale et l'autre encore dans le vide, il entendit le bruit grinçant des essieux.

Le tramway rappelait à Luc leur rencontre, la première joie dans la nuit de son existence.

Ce matin-là, un zéphyr avait dissipé le mélange d'odeur de savon et de sueur, balayé le parfum des cocottes et emporté les relents de tabac froid : un ange auréolé de lumière avait pénétré dans le véhicule bondé. Luc lui avait offert sa place. Fantine l'avait remercié d'un sourire et s'était assise en lissant sa longue jupe d'un geste gracieux. Le lendemain, ils s'étaient retrouvés et Luc avait engagé la conversation.

Orphelin à huit ans, il avait été recueilli par sa tante Léontine, la sœur de sa mère. Femme au cœur sec, elle détestait les hommes et donnait aux commères l'exemple de son beau-frère : l'infâme, corrompu par le Malin, avait dilapidé la dot de sa femme en paris des courses hippiques et des combats de coqs. Léontine vivait de ses rentes ; elle avait élevé son neveu par devoir et n'envisagea pas un instant de lui offrir des études.

À douze ans, Luc entra comme apprenti chez Hurchon, dans un atelier d'armement. Curieux, l'esprit vif, il observait beaucoup et parlait peu. Un vieux contremaître le prit sous son aile. Très vite, il lui confia la réalisation de pièces délicates. Les autres apprentis regardaient d'un œil mauvais ce condisciple doué et ne manquaient pas de railler sa timidité envers les filles, son refus de tirer sur une cigarette ou de lamper un coup de gnôle. Après quelque temps, le contremaître lui mit en main des pièces coûteuses qu'une seule maladresse pouvait transformer en rebut. Les ouvriers plus âgés en prirent ombrage et chuchotèrent que son salaire atteignait des sommes faramineuses. Au vestiaire, les moins scrupuleux fouillèrent ses poches. En vain, car Léontine exigeait que son neveu lui remette la totalité de son salaire en guise de dédommagement des dépenses occasionnées pendant son enfance. Dès sa majorité, il la quitta.

— Tu es sot, lui dit-elle, tu aurais hérité de ma maison après ma mort.

— Je ne veux pas être tenté de souhaiter votre trépas, ma tante.

Cinq ans plus tard, Fantine entra dans sa vie. Ouvrière dans une usine de tissage, elle ne ménageait pas sa peine. Sous une apparence gracile, elle respirait la santé. Luc gardait un vague souvenir de l'haleine chargée et du teint jaunâtre de sa mère, enlevée par la maladie ; il n'avait jamais embrassé que la vieille peau rêche et aigre de sa tante, une obligation dégoûtante. Le jeune amoureux s'émerveillait de la délicate carnation rosée de Fantine, caressait la peau satinée de ses joues et humait son parfum de lilas avec délice. Très vite, il la demanda à son père et l'épousa.

Les jeunes mariés convinrent qu'à la naissance de leur premier enfant, Fantine se consacrerait à leur foyer.

Léa se fit désirer. Son enfance passa comme un rêve, beaucoup trop vite. À onze ans, elle était déjà femme. Luc se sentit vieillir.

À l'usine aussi, on le cataloguait parmi les anciens. Hurchon aurait pu le nommer contremaître, mais Luc n'y tenait pas. Il détestait ces petits chefs, vaniteux comme des paons. La plupart des ouvriers veillaient à entrer dans leurs bonnes grâces, car leur avis était prépondérant en matière de recrutement et de promotion. Conscient de sa valeur, Luc demeurait à l'écart de la mêlée. Malgré un mot aimable pour chacun, sa courtoisie manquait de naturel. On ne l'aimait pas, surtout Jeanfils, son contremaître actuel, un homme chafouin et envieux.

Un jour, en s'approchant de son établi, Luc remarqua que la pièce avait été déplacée. Quelqu'un l'avait modifiée, certes avec habileté. Avant qu'il ait pu ouvrir la bouche, Jeanfils surgit, un papier à la main. Les ouvriers s'étaient rapprochés. Luc jugeait ce comportement suspect.

— Vous avez gâché une pièce maîtresse. C'est lamentable, Durant. Je vais vous remplacer.

Luc voulut protester. Le contremaître lui mit sous le nez le certificat de licenciement, signé de la main de Hurchon. Le fils du petit chef fanfaronnait :

— Fini les premiers rôles, c'est à mon tour, maintenant.

— Silence, mon garçon. Et vous, Durant, vous passez à la caisse.

Luc reçut l'argent de sa semaine, sous le regard navré de la secrétaire.

Il se retrouva dans le froid glacial, boutonna son manteau et erra, désemparé. Il se sentait trop abattu pour se présenter le jour même chez Denfert, le concurrent de Hurchon, mais il ne voulait pas retrouver Fantine avant l'heure habituelle. Autant lui donner l'illusion d'une journée normale.

Après quelques hésitations, il pénétra dans une taverne, s'installa sur la banquette devant la fenêtre et commanda un chocolat chaud. Le breuvage lui procura une agréable sensation à l'estomac. Il avisa un journal abandonné et lut pour tuer le temps. Finalement, il se trouverait mieux près de sa femme. Au moment de se lever, un alléchant fumet vint lui chatouiller les narines. La serveuse déposait sur la table voisine un navarin d'agneau accompagné de pommes frites.

— La même chose, s'écria-t-il sans réfléchir.

Luc ne connaissait guère l'ambiance animée des cafés. D'habitude, à midi, il restait à l'atelier, réchauffait une soupe épaisse accompagnée d'un quignon de pain noir. Le soir, il rentrait chez lui sans détours.

On lui servit une énorme assiette avec une bière. Une bière ? Cela ne pourrait pas nuire à sa santé. Il n'en avait pas bu depuis belle lurette. Luc savoura son repas. Les émotions de la matinée, le repas copieux et le brouhaha général eurent raison de lui. Il s'assoupit.

— Alors, clama une voix, pour dormir c'est en face. Ici, on boit.

L'effervescence du temps de midi était dissipée, quelques consommateurs s'éparpillaient dans le café. Le tenancier posa d'autorité devant lui une chope mousseuse. À moitié réveillé, Luc sortit de la poche de quoi payer, puis trempa ses lèvres dans la boisson amère. Une quinzaine de gorgées plus tard, l'alcool l'engourdissait. Le chômeur continua à boire comme un automate.

Le temps glissa. Luc se reprochait sa faiblesse, il se promit de partir à l'heure habituelle de la fermeture de l'atelier.

Le soir commençait à tomber. Un falotier entamait sa ronde. Des halos lumineux apparaissaient à intervalles réguliers dans la rue. Luc aurait dû se trouver à la maison. Fantine imaginerait sans doute qu'il terminait un travail urgent ou qu'il avait rencontré un ami perdu de vue. Léa devait l'attendre pour l'achat de son manteau. Il la revoyait ce matin, emmitouflée dans son paletot chaud mais trop court. Elle avait déposé un baiser joyeux sur sa joue avant de partir pour l'école. Dotée d'un heureux caractère, elle ne lui tiendrait pas rigueur si elle devait attendre une semaine avant d'étrenner un nouveau vêtement. Léa ! Il en était si fier : sa vivacité d'esprit le fascinait. Il n'était pas pressé de la voir rejoindre le monde du travail. Le journal lui avait appris qu'une certaine Élisa Lemonnier créait une école professionnelle pour jeunes filles. Cela coûterait sans doute très cher mais il était prêt à se saigner aux quatre veines pour offrir à sa fille les études auxquelles il n'avait pas eu droit. Il se le promettait.

Demain, il irait postuler chez Denfert. Ce dernier serait trop heureux d'engager un élément aussi brillant que lui. Mais des questions trottaient dans l'esprit engourdi : voudrait-on de lui ? Ne préférerait-on pas un homme plus jeune ? Depuis peu, il portait des lunettes, signe de l'usure du temps. Non, Denfert ne l'accepterait pas ou le paierait des clopinettes.

Luc but jusqu'à l'oubli. Ou peu s'en fallait.

Un homme s'approcha de lui. Luc le voyait dans un brouillard.

— Vous avez besoin d'aide, dit-il. Venez chez moi.

Luc ne remarqua ni l'étrangeté de la proposition ni les grands signes de dénégation que lui adressait le tavernier. L'homme le conduisit trois pas plus loin, dans la maison voisine.

— Qui êtes-vous ? lui demanda Luc.

— Quelqu'un qui vous veut du bien.

La voix de l'homme était sirupeuse. Il lui ôta son manteau et l'installa dans un fauteuil confortable. Une unique bougie, piquée dans un chandelier en argent ciselé, éclairait la pièce. Il disparut quelques instants et revint en tenant un verre contenant un liquide ambré à l'odeur résineuse.

— Je vous ai observé au café. Vous sembliez désespéré. La prochaine fois que vous voudrez oublier vos ennuis, venez chez moi. Un petit verre et hop, vous plongerez dans une béatitude sans nom. Aujourd'hui, je vous l'offre. D'ailleurs, vous êtes fauché. Vous pourrez dormir ici, si vous voulez.

L'homme lui avait saisi le bras et approchait le verre de sa bouche. Ses longs ongles lui marquaient la peau à travers la vareuse. Ils lui rappelèrent les petites dents blanches de Fantine qui le mordillaient ce matin, il y a un siècle, dans une autre vie. Instinctivement, il porta la main à son oreille. Son corps avait gardé l'impression de la morsure. Il s'en souvenait maintenant, il avait goûté la promesse d'un moment de félicité. Il n'avait pu s'empêcher de toucher l'endroit où Fantine avait scellé son pacte, l'offrande de son corps. Son bras avait heurté le verre qui se brisa en tombant. Désarçonné, l'homme l'avait lâché. Luc sentit monter une bouffée d'adrénaline teintée de lucidité. Consommer des drogues, il s'y refusait. Il se leva, saisit son manteau et se dirigea vers la porte. L'aigrefin pensait le tenir à sa merci et ne s'était pas méfié, il n'avait pas fermé la porte à clé.

Luc sentit le froid l'enrober. Deux hommes s'éloignaient à pas pressés. Un peu plus loin, une femme attendait. Rentrer chez lui était impossible. Le dernier tramway avait rejoint le dépôt depuis longtemps.

— Pour dormir, c'est en face, avait dit le tavernier.

Luc chercha quelques piécettes au fond de sa poche et traversa la rue.

L'enseigne éclairée d'une lanterne indiquait *Chez le Borgne*. Il se souvint des rigolades d'apprentis qui se targuaient d'avoir dormi sur un fil à côté des clochards, après des libations trop copieuses. Le borgne, disaient-ils, n'était jamais pressé de fermer sa porte. Pour cinq sous, on pouvait passer la nuit au sec. Il y avait tant de monde qu'on se tenait chaud les uns contre les autres.

Un homme fermait les vantaux de la porte. Un morceau de feutre noir cachait son œil droit.

— Entre, dit-il, les autres n'auront qu'à se serrer.

Le borgne perçut le montant de la location et emmena Luc dans une cave humide où régnait une odeur de moisi. Cinq bancs occupaient tout l'espace. Une trentaine de personnes s'y entassaient. Devant les quatre derniers bancs, hommes et femmes avaient passé leurs bras au-dessus d'une corde épaisse tendue, accrochée aux murs par des pitons. Luc vit une mer houleuse de dos courbés. Ça reniflait, rotait, ronflait. Les gens du premier rang attendaient. La plupart avaient posé un baluchon à leurs pieds, toute leur fortune. Certains dodelinaient de la tête, d'autres se dandinaient d'une fesse sur l'autre pour ne pas sombrer. Il prit place à une extrémité du banc. Le borgne dévida la corde devant eux. Luc plongea par-dessus comme les autres. Épuisé, il s'endormit.

Il se trouvait au crépuscule dans une région montagneuse, sur un fil courant entre deux sommets. Il avançait à petits pas. Au loin, il apercevait un réverbère qui diffusait une lumière crue. À côté, Fantine semblait l'attendre, nue, les cheveux dénoués. Elle tenait à la main le chandelier aperçu chez l'aigrefin. Luc était pressé de la rejoindre. Il aurait pu choisir un autre moyen. Un faux pas et il ne serait plus de ce monde. Pourquoi avait-il gardé ses sabots pour traverser ? Ah, s'il n'avait pas bu la veille, il se serait senti plus à l'aise ! Le fil oscillait et il éprouvait de plus en plus de mal à trouver le point d'équilibre. Il bascula vers la droite.

L'atterrissage fut rapide et peu douloureux. Bizarre. Il vivait toujours. Il se frotta le front.

— Tout le monde dehors !

La voix de stentor achevait de réveiller la marée humaine. Avec l'aide d'un acolyte, le borgne avait détaché les cordes, tous les corps se retrouvaient enchevêtrés par terre, le nez sur le sol crasseux. On n'entendait que gémissements, jurons et insultes.

Luc se redressa parmi les premiers. Ses doigts picotaient. Il étira ses muscles ankylosés et ne put retenir une grimace. En s'aidant de la rampe, il se hissa au rez-de-chaussée, pressé de quitter cette atmosphère putride et retrouver l'air frais.

Il faisait encore nuit, son esprit brumeux se demanda ce qu'il allait devenir. Le froid du dehors stimula sa réflexion. Surtout ne pas rester immobile et impossible de se présenter devant Fantine dans cet état, après ces heures d'infamie.

Une voix déchira les ténèbres :

— Luc !

Fantine était là. Fantine tant aimée le serrait dans ses bras.

— Tu pues, dit-elle en l'entraînant, allons aux bains publics. Je t'ai apporté des vêtements propres et pour une fois, je vais t'acheter de quoi déjeuner. Hier après-midi, j'ai reçu la visite de monsieur Denfert. Son espion chez Hurchon lui a appris qu'ils t'avaient chassé. Il venait te proposer de l'ouvrage avec un salaire supérieur. J'ai feint d'être au courant. Il est sorti, ai-je dit, mais demain matin, il se présentera chez vous. Je suis partie à ta recherche, j'ai fini par te repérer quand tu te précipitais chez le borgne. J'ai couru et j'ai tambouriné sur la porte. Sans succès. Il ne me restait plus qu'à surveiller ta sortie !

Le couple arriva aux bains. Luc en sortit une demi-heure plus tard, les cheveux humides sous la casquette, le visage rasé de près, un sourire timide sur le visage. Fantine lui donna un gobelet de café au lait fumant, qu'il but avec avidité. Elle le prit par le bras jusqu'à la porte de l'atelier Denfert. Sur le seuil, elle lui remit sa gamelle et un torchon contenant du pain encore chaud. Toujours muet, Luc l'embrassa.

— À ce soir à la maison.

Fantine s'éloigna, de son pas rapide et dansant, sans se retourner.

Odette Deffet

Ce qui nous a plu

Intemporel avec un relent social, la saynète un tantinet naïve rappelle les auteurs du XIXe siècle, à la Dickens. Qu'importe son époque, le récit d'Odette jette une lueur bienheureuse dans le monde du travail.

Le printemps de Pluton

Dès mon enfance, j'ai été attiré par le ciel, cette immensité bleue, parfois grise, ou parsemée de nuages qui passait subrepticement au bleu sombre, lorsqu'il faisait nuit et que son étendue, toujours aussi vaste, se constellait de lumières. Rapidement, ces lumières n'ont plus eu de secrets pour moi, grâce à ma tante, institutrice, qui a encouragé ma passion en m'offrant un livre sur l'astronomie.

Là, j'ai découvert que Mercure a la révolution autour du soleil la plus rapide, puisque c'est la planète la plus proche de l'astre, si bien qu'on lui a donné le nom du messager ailé, tandis que Mars la rouge a été nommée du nom du Dieu de la guerre.

Découverte en 1930 par un jeune américain de vingt-six ans, Pluton a été baptisée par une petite fille de onze ans, à

la suite d'un concours organisé pour l'occasion. À cinq milliards de kilomètres, le nom du Dieu des Enfers, l'endroit d'où l'on ne revient pas, s'est imposé naturellement pour sa qualification. J'aurais aimé être cette fille. J'étais jaloux du prestige qu'on lui avait accordé grâce à ce nom qu'elle avait si judicieusement trouvé. Pluton était perçue bien plus grande que la Terre, avant de s'apercevoir qu'elle était mille fois plus petite. Alors en 2006, elle a été déclassée de son statut de planète.

J'étais adolescent, cette annonce m'a semblé terrible. Vous accédez à un statut prestigieux, (dans notre système solaire, on les compte sur les doigts des deux mains) et soudain, vous retournez dans l'ombre, pour toujours. Vous avez déjà la malchance d'être le caillou le plus éloigné du soleil, ce qui vous contraint à devoir attendre 248 ans pour fêter un nouvel an et moins d'une de vos années plus tard, on vous relègue au rang de moins que rien. Vous êtes l'objet orbitant le plus gelé par votre éloignement du soleil, un peu contrefait à cause de cet angle oblique de cent vingt degrés qui vous rend bancal et vous tombez de surcroît dans l'indifférence, la nuit sidérale, le vide, le néant. Je crois que c'est cet évènement d'une tristesse infinie qui m'a poussé à embrasser la carrière de chercheur. J'ai eu pitié de cette planète déchue.

Je suis devenu astronome. Je suis entré comme thésard à la Sorbonne où j'ai suivi l'éminent professeur qui travaille sur ce sujet déjà depuis plus de trente ans. Il a vécu l'équinoxe et travaille depuis sur le printemps de Pluton. Il y finira sa carrière. Après 2015 et le passage de la sonde de la NASA qui en a fait des clichés, un sursaut a ébranlé la communauté scientifique. Les découvertes sur sa structure azotée, divisée entre le gaz et la glace, assortie de ce cratère volcanique tout à fait stupéfiant qui en gère l'atmosphère, ont relancé les recherches sur Pluton. Cette nouvelle donne a été une aubaine pour moi, passionné de cette entité minuscule.

Puis, le temps a passé et j'ai peu à peu cessé de la personnifier. La fascination que cette partie du système solaire exerçait sur moi est retombée peu à peu pour devenir une routine quotidienne. Au fur et à mesure des années, je suis devenu aussi froid que sa surface givrée, même si elle a pris toute la place dans ma vie, amante exigeante et chronophage. Le ciel n'a plus rien eu de romantique à mes yeux. Mon travail consiste à étudier le climat de cet objet transneptunien, dans ce long printemps qui dure depuis 1988 et qui se terminera vers 2030. Il se sera écoulé plus de soixante-deux ans en temps terrien. Il faudra plusieurs générations de chercheurs pour étudier chacune de ses saisons. Ma perception de la vie en est fatalement altérée. Tout prend des proportions temporelles extrêmement lentes, et elles ont toutes une forme étirée, presque élégiaque. Mon mode de vie s'en ressent et j'ai du mal avec l'accélération ambiante de notre société, qui veut tout, tout de suite. L'impatience des clients dans les magasins qui trouvent que le service n'est jamais assez rapide, la force magnétique qui pousse les usagers à s'engouffrer dans des rames de métro bondées au lieu d'attendre la suivante, ou même celle d'après, les échéances qu'on nous inflige dans des délais qui me semblent dérisoirement courts, toutes ces petites tracasseries du quotidien me heurtent.

Lorsque Laura est arrivée parmi nous pour préparer sa thèse, je n'ai pas vu la dizaine d'années qui nous séparaient. Je n'ai vu que ses yeux d'un bleu profond, comme un gouffre abyssal, qui m'ont aspiré aussi sûrement qu'un tourbillon. Je quittais pour la première fois mes chères étoiles, mes chiffres, mes analyses pour revenir un peu sur Terre, et même aller vingt mille lieues sous les mers. J'étais prêt à un nouveau type de voyage, bien éloigné de ceux que j'avais effectués jusqu'alors, quitter l'espace et aller à l'opposé, y compris dans les fonds marins.

Je lui ai proposé d'aller boire un verre, un soir où nous avions fini tard, penchés sur nos études sans arriver à décrocher de nos écrans, afin de déceler l'anomalie de calcul qui nous bloquait depuis le début de l'après-midi. Nous avons fini par commander des pizzas pour continuer à travailler sans nous arrêter. Soudain, j'ai eu l'illumination : j'ai réglé ce qui accaparait une équipe entière depuis plusieurs heures en une poignée de secondes ; nous avons suivi mon intuition, modifiant les données et attendant le résultat, fébriles. Ma vision était juste. Toute la tension accumulée est retombée. L'équipe s'est enfin détendue, soulagée. Des rires nerveux ont fusé. J'ai lu l'admiration dans le regard de Laura. Je crois que j'aurais fait n'importe quoi pour le sentiment de fierté qui m'a étreint à ce moment-là.

Nous sommes sortis du laboratoire assez tard et les autres se sont dispersés, nous laissant seuls au milieu du trottoir. Laura n'avait pas l'air pressée de bouger, il faisait frais en ce début de printemps, il s'est mis à pleuvoir. Nous nous sommes engouffrés dans ce bistrot de quartier, banquettes en skaï rouge éraflé et carrelage mosaïque ébréché.

Après deux bières, j'ai proposé de la raccompagner et nous avons nonchalamment marché dans la ville. Il faisait plus doux et le ciel s'était dégagé, laissant place à un firmament étoilé visible malgré les lumières de la ville. Laura marchait le nez en l'air, égrenant les constellations.

J'avoue que je connaissais les principales, mais Laura était une véritable experte. Je m'étais tellement spécialisé sur mon bout de galaxie que j'en avais oublié le reste de l'univers.

Elle a commencé à m'expliquer sa passion, née de la perte de son père, enfant. Sa mère lui racontait qu'il était parti au ciel, dans les étoiles. Alors, elle s'était mise au défi de reconnaître un maximum d'astres par cœur. Sa vocation était née de là, elle n'avait jamais changé d'avis, même si elle avait désormais conscience que personne ne pouvait vivre sur une boule de gaz et de feu.

Elle m'a souri. Ce sourire valait toutes les larmes du monde. Si je n'avais pas été si timide et empoté, je l'aurais serrée dans mes bras. Elle ferait une grande chercheuse, grâce à la curiosité et l'enthousiasme qui m'avaient abandonné. Elle m'a proposé de monter boire un dernier verre et j'ai accepté.

Laura mélangeait habilement son métier et ses loisirs. Un télescope trônait devant sa fenêtre. Une mini station d'observation prenait une place considérable sur une table à tréteaux. Un écran assez grand occupait le reste de ce bureau d'appoint dans un coin du salon. Sa bibliothèque était emplie de livres dont les couvertures ou les titres évoquaient tous les étoiles. L'ensemble accaparait presque la totalité de la pièce, il restait à peine l'espace pour un petit sofa et une minuscule table basse. Sur celle-ci, un ouvrage sur l'astrologie traînait. Je lui dis mon étonnement, relevant ce qui me semblait être un antagonisme absolu : on ne pouvait pas mélanger la science et sa rigueur et le charlatanisme des diseurs de bonne aventure ! Elle a ri, son rire provenant de sa cuisine microscopique où elle était allée chercher des verres. Elle n'a pas argumenté l'incohérence, elle m'a juste demandé :

— Tu es de quel signe ? passant par cette question au tutoiement.

Je n'en avais pas la moindre idée, ça ne m'intéressait pas. Elle a ri de nouveau, ce bruit m'est apparu comme le plus merveilleux du monde. Elle m'a expliqué que rien n'était incompatible, qu'elle aimait autant le rêve que la réalité. Laura a passé le reste de la nuit à m'évoquer des mondes et des horizons tels que je ne les voyais plus. Était-ce la fraîcheur de sa jeunesse ? Laura considérait toujours la voûte céleste comme un objet poétique, malgré ses années d'études. Je lui racontai ma vocation, la pitié inspirée par cette pauvre planète qui n'en était plus une. J'ai bien dû lui avouer que je n'avais plus l'exaltation de mon adolescence. La raison, les chiffres, le laboratoire aseptisé avaient annihilé chez moi toute forme de considération sentimentale.

La nuit s'est écoulée à une vitesse vertigineuse. Mon rapport au temps m'a semblé encore plus décalé que d'habitude. Laura parlait, je buvais ses paroles. Tous les sujets semblaient passionnants sortant de sa bouche. D'ailleurs j'avais les yeux fixés sur ses lèvres, subjugué par leur teinte cerise et leur texture que j'imaginais pulpeuse et douce. Elle a relié, dans un entre-lac qui lui était propre, l'astrologie et l'astronomie, l'univers et les études. Sa culture était très étendue, elle avait élargi ses centres d'intérêt à toute la littérature de fiction qui se rapportait de près ou de loin à sa passion. Laura était insatiable, intarissable. Elle était éminemment désirable.

Après avoir longuement parlé, elle s'est tue. J'ai bégayé qu'il était peut-être temps que je rentre. Nous sommes restés silencieux un instant et nous nous sommes penchés, en même temps, l'un vers l'autre. Nos lèvres se sont rencontrées. De timides, elles sont devenues avides.

Lorsque je suis sorti de chez Laura, le jour commençait à poindre au bout de la rue. Par instinct, j'ai calculé, de manière mécanique, l'amplitude ortive du soleil. Arrêté au milieu de la chaussée, je fixais l'astre qui se levait. Pour la première fois depuis longtemps, la lueur de l'aube m'est apparue dans toute la beauté de ses couleurs chatoyantes : le rose fluo, l'orangé et le jaune mélangés annonçaient le début du matin. Laura avait ce pouvoir. Elle transformait les calculs en aurore colorée.

J'ai souri, le cœur et le corps apaisés. Le printemps de Paris se superposait à celui de Pluton. Pour Laura, je retrouvais le goût de mes combats d'antan. Je pensais que grâce à elle, nous pouvions devenir l'équipe qui réhabiliterait Pluton. Elle serait peut-être la scientifique qui lui rendrait son titre de planète. J'avais envie d'y croire. Nous avions encore du temps avant la fin de la saison, l'été qui s'annonçait serait celui de toutes les audaces.

Isabelle Punch

Ce qui nous a plu

Dérider un vieux savant astronome par une donzelle qui l'emmène au septième ciel, nous avons craqué.
Le tout pimenté de connaissances précises donne un cocktail qui a ravi nos âmes curieuses de tout.

La Nouve
Les nouvelles de la nouvelle

Le spectre de Kupa Piti

Deux années de sueur, deux années de privations. Leur concession ne leur avait rien donné en retour. Du moins, rien qui pût infléchir le cours de leur existence. Seulement quelques pierres, de valeur moyenne, avares en couleurs. Leur filon avait englouti l'essentiel de leurs économies. Ils avaient tout misé sur le même numéro ; numéro qui tardait à sortir, sur la roue de leur infortune. Chaque coup de pioche, qui ne charriait que de vulgaires cailloux, effritait un peu plus leurs dernières ressources. Ils ne tenaient plus que par la force d'y croire, un petit feu inextinguible scintillant dans le minéral de leurs yeux, comme la promesse de la gemme éclatante qui allait tout changer. Celle qui réfracterait les ondes dans toutes les bandes du spectre lumineux.

Ethan et Narelle se disaient *cueilleurs de lumière*.

— Je crois que j'ai trouvé quelque chose d'intéressant, tu devrais vraiment venir voir ! lui souffla-t-elle.

— Ah oui ? OK, je porte un dernier coup ici et je…

Un grondement ébranla soudain le tunnel tortueux. Un bruit sourd, redouté ; redoutable. Le ciel de la mine, plusieurs mètres de roche friable, s'effondra sur eux. La poussière épaisse emplit immédiatement le boyau de forage. L'air saturé le fit suffoquer. Pas elle. Elle ne cria pas. Elle avait disparu, ensevelie vivante sous une tonne de gravats.

Le désert de Coober Pedy était un eldorado pour nombre de mineurs. Cette région d'Australie méridionale, au paysage ocre post-apocalyptique, avait été submergée par une mer intérieure pendant plusieurs millions d'années. La mer invita à sa table quantité de coquillages. Quand elle se retira, l'ancien fond marin avait accumulé en son ventre les squelettes de calcaire. Plus tard, de la silice dissoute s'infiltra dans les profondeurs et se logea au cœur des interstices laissés vides des coquilles et d'autres crevasses. Ainsi naquirent des merveilles de la Nature, les opales, à la couleur irisée sans pareille. Cette couleur que tous convoitaient ici, que tous recherchaient éperdument.

Ethan dégagea sa jambe. Entre deux quintes de toux, il héla sa femme. Aucune réponse. Le lourd silence de la poussière. Il s'affola et cria de plus belle. Toujours rien. Tu es poussière et tu retourneras à la poussière, lui signifiait le nuage de sédiments. Les particules fines réfléchissaient la lumière, la torche frontale n'éclairait que des paillettes argentées en apesanteur. Le prospecteur perdit la voix, non pas à cause de l'air irrespirable, mais parce que la douleur, impitoyable tenaille d'acier, l'étranglait.

Le pire venait-il de se produire ? Perdre son épouse… Son *joyau parmi les joyaux*. Sans même pouvoir discerner le bout de ses doigts, il fouilla frénétiquement le sol à mains nues.

Si Narelle respirait encore, alors chaque seconde comptait. S'écorchant les phalanges, il jeta sa hargne contre la montagne éboulée. Mais la matière était inexpugnable ; mises en lambeaux, ses mains ne purent en venir à bout. En hâte, il alla quérir à l'extérieur un outil pour déblayer.

Il contourna la vieille excavatrice. Elle dormait là depuis des mois. Après cinq décennies à rouler des mécaniques, elle avait rendu l'âme dans un ultime effort. Un dernier round avec son bras de fer. Une déveine pour eux qui avaient beaucoup investi dans son acquisition. Maintenant au royaume des ombres, elle avait pour seule utilité de protéger des ardeurs solaires furibondes ceux qui stationnaient quelques minutes contre sa carcasse rouillée.

Ethan s'empara d'une large pelle. Il s'engouffra à nouveau dans les entrailles des enfers. Les particules s'étaient déposées. À présent il y voyait clair, en dépit d'un voile de larmes floues. Il ne perdit pas un instant. Il creusa comme une machine, dévorant les décombres sans s'arrêter, à perdre haleine.

Son cœur pulsait contre ses tempes au rythme d'un métronome endiablé. Il creusa jusqu'à ce qu'il bute sur un corps mou. Avec peine, il réussit à l'extirper du tunnel et il l'étendit sur une plage de galets blancs.

Narelle était belle. Malgré la glaise sur sa figure, elle avait la grâce dévolue aux plus charmants paysages. Un déferlement sauvage de cheveux blonds, que des mèches rouges embrasaient comme des étoiles de mer sur un ciel de sable. De solides épaules de nageuse. L'une d'elles était ornée d'un tatouage, une sirène finement ciselée en violet sur sa peau mordorée. Une référence directe à son prénom « Narelle » que l'on peut traduire par « femme de la mer ». Elle portait au cou un collier, en pendentif une légère opale qu'elle avait elle-même taillée. Aux reflets vert printemps. Comme son œil droit. Et bleu turquoise, comme son œil gauche. C'étaient en vérité ces yeux si mystérieux et si rares, telles les pierres de lumière qu'ils extrayaient du fond de la nuit, qui lui avaient fait demander sa main. Elle avait répondu « oui » avant qu'il ne finisse sa demande ! Avec la fraîcheur et le feu de ses vingt-trois ans.

Narelle et Ethan formaient le plus jeune couple du bassin minier. Ils étaient de la même veine d'aventuriers. Toujours partants pour entreprendre, imaginer, concevoir, expérimenter, espérer, trébucher, se relever. Des esprits faits l'un pour l'autre. Des corps aussi. Aussi beaux et solaires que le régolithe de cette région était désolé et lunaire. La perte de l'excavatrice et le manque de rentrées sonnantes et trébuchantes les avaient poussés à prendre des risques… À s'aventurer dans de vieilles galeries, un sous-sol en gruyère, sans étais pour charpenter le plafond.

Ils avaient perdu leur vital éclat. Le bleu turquoise, ainsi que le vert printemps. Les deux s'étaient éteints à jamais.

Comprenant que le rideau était tombé sous les paupières closes, Ethan s'abandonna avec la violence d'un orage d'été, il cracha sa rage, sa noire souffrance. Des heures durant, il essuya l'eau pâle de sa peine qui coulait en cascade jusqu'à la gouttière de ses lèvres.

Il ensevelit sa femme au cimetière de Coober Pedy, et avec elle ses propres certitudes. Maintenant vidé de tout, le néant seul l'attirait. Un néant pareil à un trou noir qui, par sa densité incommensurable, absorbe tout, y compris la plus infime lueur d'espoir. Il n'y avait désormais plus rien à attendre de cet endroit. Comme beaucoup d'autres avant lui, il s'était brûlé les ailes ; il avait tout perdu.

Il fit ses paquets, du peu d'objets qu'il détenait. Seulement chaque bibelot, aussi ridicule fût-il, avait une histoire. Chaque histoire, aussi insignifiante fût-elle, faisait résonner l'absence et appuyait sur la blessure béante.

Le kangourou tirelire qu'il lui avait offert à son dix-huitième anniversaire sur Kangaroo Island, faisait un petit bond chaque fois qu'on lui déposait une pièce dans la poche. Elle restait vide, cela faisait des lunes qu'il n'avait plus décollé les pieds du sol. Narelle préférait en sourire : « Poche vide je te plains, poche pleine je te vide ! »

Ethan revit la photo d'elle sur la plage d'Aldinga Beach : Narelle, en sirène couronnée d'une tresse de minuscules nacres, sortant nue de l'océan.

Et le boomerang en bois sculpté et peint par un Aborigène, qu'ils avaient rencontré dans la réserve à quarante kilomètres d'ici ; Narelle l'affectionnait particulièrement et s'était adonnée au sport du boomerang, dont elle appréciait la symbolique : quand on envoie des vibrations positives, on peut s'attendre à les recevoir en retour.

Ethan acheva de ficeler les paquets. Il partirait demain, au réveil.

Plaçant superstitieusement le talisman aborigène à ses côtés, il se coucha sur sa paillasse et s'endormit.

Des lézards, des tortues, des poissons, des ornithorynques, des wallabys et des wombats peuplèrent ses rêves. En noir, en rouge et en jaune ocre. Un oiseau tournoyant dans l'azur chanta. Son chant, aussi doux que son plumage, disait à la façon d'une énigme, ou d'un poème :

Comme un poisson dans l'eau
Jaillit la lumière de la nuit
La femme-poisson de la muraille d'eau
À la lumière noire luit

L'oiseau disparut derrière des nuages de charbon. Des éclairs agitèrent leurs blanches branches anguleuses, à déchirer le sommeil. La pluie tambourinait la mosaïque de galets sur le devant de l'entrée. Un courant d'air acheminait des effluves vaporeux de terre mouillée. Ethan ouvrit les yeux.

À l'approche de l'été, les orages étaient exceptionnels dans ce pays de poussière. Il passa le reste de la nuit à écouter le chant de la pluie, à s'imaginer danser avec sa sirène sous l'océan de gouttes. Il essaya de décrypter le sens caché de la mélodie lancinante de l'oiseau boomerang. En vain.

Au matin embrumé, il chargea ses paquets et ses outils dans le van. Avant de se mettre en route pour Adélaïde, la ville de ses parents, il décida de passer par la concession pour un dernier regard, un adieu solennel.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction de constater que le tunnel était immergé au quart de sa hauteur ! Il s'en approcha. L'eau avait ruisselé toute la nuit pour converger vers la galerie et l'emplir en partie. Alors, perçant un épais brouillard intérieur, la lumière fut.

Il remonta à longues enjambées en direction de la voiture. Fouilla dans les sacs. Dégagea une sorte de lampe. Il redescendit ensuite précipitamment la pente, manqua de chuter à cause des graviers glissants. Conscient des risques, il pénétra en dépit du bon sens à l'intérieur du souterrain fragilisé. L'eau lui atteignit le haut des genoux. Qu'importe !

Sur les lieux de l'écroulement, son cœur se noua. Il se recueillit quelques instants. Puis il éteignit sa torche avant d'enclencher dans l'obscurité la « lumière noire », au rayonnement ultraviolet. Il la promena tout le long de la paroi en observant avec la plus grande attention la réaction du pilier, ses variations de luminosité. Soudain, apparut sous le passage du faisceau une lueur pâle. Un espoir renaissant ?

Contrastant avec les contours sombres de la roche amorphe, la couleur de l'espoir était un mystérieux blanc laiteux et bleuté, signature caractéristique de la présence d'opale !

Ethan ralluma sa lampe frontale. S'armant d'un pic, il travailla aussitôt à dessertir la pierre de la muraille. Elle se donna à lui sans résistance. Il la cueillit avec une extrême délicatesse afin de ne pas l'abîmer, ne pas en perdre le moindre éclat. Elle était d'une belle taille. Un poing de femme.

Le mineur sortit de son trou. Sous le jour, près de la pelleteuse, il ausculta sa découverte. La plupart des opales sont opaques, ou produisent une irisation modérée. Les minéraux les plus nobles, les plus recherchés, s'enorgueillissent eux du spectre complet des couleurs. Le jeune homme n'en crut pas ses yeux. Celle-ci présentait le spectre complet ! Il n'en avait jamais vu une aussi parfaite. Elle avait figé en son sein un arc-en-ciel, un iris sublime. Un feu jaune, avec des mèches rouges, éclatant à son front ; une éclaboussure violette ; une prédominance de vert printemps sur le côté droit ; un intense bleu turquoise sur la face gauche… Comment se pouvait-il… Était-il concevable qu'un minéral se transmute en miroir de l'âme ?

Au contact des tribus aborigènes, dont les liens tissés avec la Nature et le monde spirituel allaient bien au-delà de ce que l'on imaginait, il n'était pas rare d'entendre des récits qui défiaient la pensée rationnelle. Celui-ci n'était pourtant pas croyable.

Ethan sentit ses jambes flageoler. Il chancela d'une ivresse inconnue alors. Pour éviter de s'effondrer tout à fait, il s'appuya lourdement contre le squelette de rouille au demeurant impassible. Il essuya du bras quelques grains de poussière cristallisés sur son visage. Sa main tremblante étreignit plus intimement la pierre de lumière, comme pour en extraire une précieuse essence.

Alors ses lèvres vibrèrent sur un ton de cantilène. Remerciant le Ciel, remerciant les oiseaux et les poissons, les lézards et les tortues, remerciant les ornithorynques, les wallabys et les wombats, il porta tout contre sa poitrine le joyau de sa vie. Son joyau parmi les joyaux.

Benoît Laurent

Ce qui nous a plu

La nouvelle de Benoît nous a emportés à l'autre bout du monde ; la nature impose sa loi ou livre ses trésors. La Nouve a rendu les prénoms à plusieurs reprises et redonné vie aux pronoms personnels *il* et *elle* trop fréquents !

Coober Pedy et l'opale

Kupa Piti est le surnom donné par les Aborigènes à la ville de Coober Pedy, il signifie : « Le trou de l'homme blanc ». Les habitants sont contraints de s'enterrer dans des maisons troglodytiques, les *dugouts*, en raison des chaleurs excessives du désert.

Avec ses paysages arides et lunaires, Coober Pedy a attiré des producteurs hollywoodiens, qui ont vu dans l'âme de la ville le même désespoir qui pouvait illustrer les films de science-fiction apocalyptiques.

Encerclant la ville, les mines d'opales témoignent d'une richesse hasardeuse. Malgré sa notoriété et son côté dépaysant, un sentiment de tristesse et de vie qui s'assèche se dégage des lieux. Une sensation qui retrouve cette réalité : pas grand-chose à faire à Coober Pedy.

Parmi les vendeurs d'opales, il y a un Croate. Au bout de la rue principale, sa boutique est à part, comme d'un autre lieu, d'un autre temps. Sombre, elle est décorée d'objets, de souvenirs de Croatie. Au milieu de la pièce, des tables et des chaises. Tout autour, des vitrines remplies de bijoux. Sans « Opal » écrit sur la devanture, on se croirait dans un café d'Europe de l'Est. Le propriétaire taquin aime lancer des expressions françaises et explique en anglais, avec un accent fort, qu'il va chercher ses propres pierres ici à Coober Pedy.

Les prix affichés dans les vitrines montent jusqu'aux milliers de dollars. Pourtant, le Croate est prêt à vendre une partie de son stock pour une cinquantaine de dollars chacune. Malgré son sourire, le magasin de cet homme sonne comme si personne n'avait franchi le seuil depuis un moment. L'extraction d'opales rappelle en effet la Ruée vers l'or : si certains font fortune, d'autres attendent des années avant de trouver le moindre gisement.

Images illustrant la nouvelle
et texte inspiré de Australia-australie.com